

JOURNAL

de

l'Association des Professeurs

de

l'Enseignement supérieur et moyen.



No. 15. — JANVIER 1919.

IMPRIMERIE ALBERT NICOLAY

∴ EICH-lez-LUXEMBOURG ∴

JOURNAL

de

l'Association des Professeurs

de

l'Enseignement supérieur et moyen.



No. 15. — JANVIER 1919.

IMPRIMERIE ALBERT NICOLAY
∴ EICH-lez-LUXEMBOURG ∴

Francis Jammès.

Tout bon chien chasse de race, dit le proverbe. J'ai donc pensé qu'il ne saurait être question de faire comme si les récentes dissertations de programme n'existaient pas, mais qu'il fallait au moins accorder à l'une ou à l'autre l'honneur d'une discussion. Un journal du pays écrivit dernièrement que ces sortes de publications ne sont plus ou ne sont pas tout à fait à la hauteur, qu'elles sont notamment surpassées par les travaux d'instituts privés. Si tel était le cas — et, franchement, il y a du vrai dans cette accusation — ce serait évidemment un fait très regrettable, propre à jeter la déconsidération sur notre corps professoral, déconsidération dont nous serions les premiers à souffrir. Il faut donc réagir là contre et éviter que le nom de professeur ne tombe en discrédit chez ceux de nos concitoyens qui savent taxer la valeur d'une publication. Les deux caractères essentiels d'une dissertation de programme doivent évidemment être l'originalité et la solidité. Il faut que le travail du professeur fasse avancer d'un pas, si petit soit-il, les recherches et les études de la question à laquelle il s'est attaché, sinon il aura travaillé en pure perte et gaspillé inutilement les deniers publics. Il doit donc se garder de ressasser pour la dixième fois des choses que l'on peut lire partout et qui ne font avancer en rien l'état d'une question littéraire ou scientifique. C'est une erreur, en effet, de croire que nos dissertations de programme aient pour but de fournir une lecture agréable et gratuite au public lisant. Non, elles doivent prouver plutôt que nous sommes à la hauteur du travail moderne, que l'esprit méthodique et scientifique réside dans nos établissements et qu'on peut donc, d'une conscience tranquille, nous confier l'éducation et l'instruction des enfants. On se plaint avec raison de la situation morale que nous occupons dans la société d'aujourd'hui. Il me semble donc qu'il est de notre devoir de relever cette situation nous-mêmes en montrant au public que notre

force et notre valeur sont avant tout du côté intellectuel. L'un des moyens de le faire est sûrement la publication de nos dissertations de programme.

Je saisis donc cette occasion pour parler de l'un de ces travaux, afin de dire ici, en toute franchise, ce que je pense de Francis Jammes et de son dernier critique.

Commençons par le poète. Je n'ai garde de refaire une étude que M. Limpach a faite, sauf quelques points, d'une manière assez studieuse et assez détaillée. Mais, comme je ne suis pas toujours d'accord avec lui, je désire faire voir ici l'évolution très visible qui se poursuit à travers les ouvrages de Jammes.

Le premier volume *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir* nous met en présence d'un poète sensible de la nature qui, transplanté dans une grande ville, s'y rappelle son pays natal et brûle d'y retourner. Le ton qui y domine est assez mêlé et dépend généralement de la date qui a vu naître les poèmes. Ceux qui sont écrits avant 1894 sont des poèmes rustiques, à la manière de Virgile, qui font songer à un poète sensuel, voluptueux et qui semble professer la morale d'Épicure. A côté d'eux nous en trouvons d'autres d'où se dégage un goût amer — *surgit amari aliquid* — et qui font deviner un esprit sceptique et des illusions perdues. Les premiers sont probablement écrits avant son amour malheureux, les autres l'ont suivi. C'est donc avec un cœur malade que Jammes se réfugie dans la solitude paisible de la campagne, résolu de chercher dans la nature un remède à son mal.

Dans les volumes suivants nous pouvons poursuivre cette guérison qui, il est vrai, ne s'opère qu'assez lentement. Si déjà dans le premier volume nous pouvons constater une certaine conception pessimiste de la vie, il faut dire que, dans la retraite, cette maladie de l'âme contractée à Paris pendant sa vie d'étudiant se fait encore sentir davantage dans *le Deuil des primevères*. — *Elégies*, tel est le titre que le poète a cru devoir donner à la première partie; ce pourrait être le titre de tout le volume, tellement le ton dominant y est celui de la souffrance et de la plainte. La guérison qu'il avait pensé trouver dans la nature, ne vient pas. Partout il est poursuivi de la vi-

sion de cette femme qui est l'auteur de son mal. Quoi qu'il fasse pour l'oublier, elle se dresse toujours sur ses pas, excitant le feu de ses passions. Le poète y est donc naturellement triste et ses thèmes favoris sont ceux de tous les mélancoliques. Il chante les amis d'hier qu'une mort prématurée a enlevés à son affection, de même que la nature automnale qui cadre si bien avec sa douleur. C'est sûrement ici, dans le rapport qu'il constate entre la nature mourante et sa propre souffrance, que Jammes a trouvé quelques-uns de ses plus beaux accents. Ils font de lui un poète élégiaque de grande valeur. Ce ne sont pas seulement les hommes qui l'ont fait souffrir; la nature elle-même ajoute et insulte à sa douleur, en lui rappelant les beaux souvenirs d'enfance et en rendant ainsi plus amères encore les souffrances de l'heure présente. Il va jusqu'à y parler de la tombe, espérant que là au moins il finira par trouver le repos qu'il cherche en vain dans la vie. Le monde l'a trompé, personne ne l'a compris. La mort n'a donc rien de terrifiant et de tragique pour lui, mais quelque chose de paisible et de calmant. Et pourtant, du fond de son âme se lève toujours l'angoissante pensée: la nature parviendra-t-elle à le guérir?

On pourrait croire un moment qu'il a trouvé cette guérison de son mal dans le troisième volume qui porte le titre très significatif de *Triomphe de la vie*. Dans le grand poème épico-lyrique, intitulé *Jean de Noarrieu*, le poète se met lui-même en scène au milieu de sa vie de campagne. Nous l'y voyons rayonnant de bonheur, entouré de la nature magnifique du midi qu'il chante sur tous les tons et à toutes les saisons. Il s'y est rapproché des hommes et des bêtes, avec un amour naïf et touchant, et il semble vraiment qu'il y ait oublié le passé malheureux. Mais voilà que tout à coup le doute que nous avons vu ronger et dévorer son cœur, se lève de nouveau en lui et, en présence des plus magnifiques fruits d'or que l'automne a mûris sur les arbres, il se demande si, en somme, le bonheur complet existe dans le monde. — Oui, dit-il à peu près, je mourrais de bonheur, s'il n'y avait pas ma douleur intérieure. La nature est belle, mais les hommes! — Cette idée-là forme la base des *Existences* qui constituent la plus grande partie du

livre. Nous y voyons la vie qu'on mène dans une petite ville de province, et vraiment, ces petits bourgeois ne nous apparaissent pas sous des couleurs favorables. Comme Flaubert jadis, il voit un adversaire irréconciliable de toute espèce de beauté, mais surtout de la poésie, dans la classe moyenne, dans cette bourgeoisie veule et bête, représentée par le notaire, le petit rentier, le snob. La société comme telle n'est pas bonne non plus : de pauvres mendiants sont saisis par les gendarmes ; des filles malheureuses sont séduites par des collégiens corrompus ; des galopins maltraient les animaux et les petits enfants ; des dames qui se disent de la haute bourgeoisie trompent le poète pour quelques misérables pièces d'argent ; des ingénieurs séduisent les femmes de leurs ouvriers ; les juges se moquent de la justice et se laissent corrompre par crainte des conseils généraux ; les mariages se font uniquement du point de vue de l'argent, et se rompent conséquemment dès que ce dernier ne vient pas. — On voit par la peinture de cette ville, qui est probablement Orthez, que le poète n'a pas encore trouvé, malgré l'influence calmante de la nature, la paix et le repos intérieur.

On peut se demander s'il eût jamais trouvé ce repos si, à ce moment, un nouveau facteur n'était entré dans sa vie, ajoutant ainsi son influence à celle de la nature. C'est son retour à la religion catholique, c'est ce qu'il a lui-même nommé sa conversion. Elle se fait avec le quatrième volume : *Clairières dans le Ciel* (1902—1906). Elle a eu lieu vers l'année 1905 et elle est le résultat simultané de sa propre évolution intérieure et de l'influence extérieure de Paul Claudel. Mais, avant qu'arrive la délivrance, nous voyons le feu de sa passion l'embraser encore une dernière fois dans toute une série de poèmes qui témoignent d'une sensualité brûlante et qu'il a intitulés *Tristesses*. Il y fuit les hommes et se cache dans la solitude, cherchant le repos „comme un morceau de pain“. Voilà qu'il est frappé de la grâce. Il entre dans une chapelle rustique et y prie le Dieu qu'il avait si longtemps identifié avec la nature. Il le voit là-haut, de même que la Vierge immaculée et s'entretient avec eux comme avec un ami nouveau. A partir de ce moment le monde et la vie, les êtres et les choses lui apparaissent dans une

autre lumière. L'idée de finalité qui lui avait toujours échappé dans la nature, se révèle à lui, et c'est alors seulement que tous les êtres deviennent ses frères véritables, puisque tous sont sortis de la main de Dieu. Il entreprend donc le pèlerinage au pays natal du poète catholique Maurice de Guérin et de sa sœur Eugénie, perce de ses regards les nuages et les prie de l'attendre là-haut jusqu'à ce qu'il vienne à son tour. On le voit, il arrive du premier coup jusqu'au mysticisme, tout comme Péguy et Claudel, et c'est ce mysticisme religieux qui imprime désormais sa visible empreinte à tous ses ouvrages.

A présent il est apaisé. Dès que le doute se lève, il songe à la figure auguste du Crucifié; alors il supporte avec facilité et comme en se jouant les pires douleurs. Il chasse de sa mémoire la femme de douleur qui l'a si longtemps torturé; il rêve un amour virginal qu'il espère trouver dans une femme tendre et modeste et qui portera des narcisses sur son chapeau. L'année suivante déjà il eut la bonne fortune de réaliser son rêve. En 1907 il épousa une femme qu'il avait trouvée dans le voisinage d'Orthez et qui était telle qu'il l'avait désirée. Ce n'est pas une coquette comme on les rencontre dans les villes, mais une bonne et solide ménagère qui n'a pas honte de diriger les travaux des champs en été et qui, pendant les longues soirées d'hiver, tire l'aiguille et ravaude des bas. Treize mois plus tard son bonheur fut complété par la naissance d'une fille à qui il donna le prénom de Bernadette, en souvenir de l'apparition de Lourdes.

Entretemps l'évolution de Jammes vers le mysticisme continue. Si, dans les *Clairières*, nous avons encore touché par-ci par-là à son ancienne blessure, nous voyons maintenant, sous l'influence apaisante de ce bonheur du foyer, que le poète trouve l'apaisement absolu et définitif. Et c'est ainsi que nous arrivons à son dernier volume de vers, aux *Géorgiques chrétiennes*. Là nous respirons une atmosphère surnaturelle; les anges y moissonnent le blé et il semble qu'on n'y entende plus que des voix célestes. C'est le séjour de la paix et de la joie, de la joie absolue qui n'est plus troublée par aucune discordance: les hommes sont purs et bons comme les anges, la

terre est riche et féconde, le ciel d'une clémence touchante. C'est, en un seul mot, le paradis terrestre. On y pourrait mettre comme épigraphe l'hymne que chantèrent les anges: *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus.*

Telle est l'évolution psychologique de ce poète dont on a tant parlé dans les dernières années et qu'il est temps enfin qu'on apprenne également à connaître chez nous. Non pas que Jammes soit un poète de grande envergure ou d'une puissante imagination. Mais il a exercé sur la jeune poésie française une certaine influence qui se fait sentir chez plus d'un auteur contemporain. Ensuite sa poésie renferme des éléments qui ne manquent pas de charme et qui lui donnent une place assez appréciée dans la littérature d'aujourd'hui.

Tout en décrivant la courbe de son évolution, nous avons touché tous les thèmes essentiels qui ont inspiré le poète et qu'on peut répartir sous trois groupes: la nature, Dieu et la femme.

La place dont je dispose ici me force de me borner à son sentiment de la nature; c'est celui qui l'a le mieux inspiré et qui lui a donné sa place parmi les poètes contemporains. Il est hors de doute que Jammes est, avec Mme de Noailles, celui qui a le mieux senti et aimé la nature. C'est le caractère distinctif de sa poésie, celui sans lequel elle serait vraiment inconcevable. Il a chez lui une simplicité qu'il n'a pas chez Mme de Noailles; celle-ci, en effet, n'a chanté que la nature de luxe, tandis que Jammes s'est attaché de préférence à la vie du cultivateur.

Pour être plus clair et pour éviter toute espèce de redite, je vais subdiviser ce sentiment de la nature et le considérer sous quatre points de vue. Je peux résumer d'avance ces développements en disant de lui: il est un assez bon dessinateur de paysages, un observateur sympathique de la vie du laboureur, un admirable peintre des animaux et un excellent connaisseur des plantes.

Les paysages de la France du sud-ouest, de cette contrée pittoresque où les vastes plaines striées d'innombrables cours d'eau sont barrées au midi par le mur gigantesque des Pyrénées,

nées, forment un cadre tantôt grandiose, tantôt charmant à presque tous les poèmes de Jammes. Par là il leur communique une saveur particulière et un coloris qui est du meilleur effet. On n'a pas besoin de les avoir vus, ces vallons et ces plaines, ces champs de froment et de maïs, ces montagnes et ces collines, pour en recevoir, grâce aux peintures vigoureuses de Jammes, une image inoubliable. Il a parcouru ces contrées à toute heure du jour et de l'année; son jardin est situé au bord de la route poudreuse d'où l'on jouit d'une vue admirable dans les lointains azurés. Il est né auprès des montagnes odoriférantes sur les pentes desquelles il a vu les bergers roux conduisant leurs brebis neigeuses. Les montagnes ont une place dans son cœur de même que la neige et les torrents „couleur de givre“. Pourquoi ne lui est-il pas permis de passer sa vie là-haut dans les montagnes sur lesquelles s'étend le ciel tantôt pur comme l'acier, tantôt d'un bleu nacré comme les coquilles d'huître, tantôt d'un jaune pâle comme la chartreuse. Agé de quatre ans à peine il était monté au grenier de la maison paternelle, s'y était assis sur une caisse et avait écouté les plaintes du vent tout en dévorant des regards la neige bleue des montagnes. Puis il avait escaladé ces dernières, avait parlé aux bergers et s'était laissé caresser par le vent qui bruissait dans les grands bouleaux blancs. Et là-bas c'était la plaine fertile à travers laquelle serpentait le gave de Pau dont il avait observé bien des fois les poissons blancs „aux ailes rouges“. — Tel est ce paysage dont l'un ou l'autre coin se retrouve dans presque tous les poèmes de Jammes; il ne va guère au-delà de cette partie de la France et on a parfaitement raison de dire que sa poésie est, littéralement, une poésie de terroir.

Rien d'étonnant donc qu'il ait compris comme personne le monde des animaux et des plantes. Il en a fait ses meilleurs amis depuis que les hommes l'ont trompé. Pas de fleur qu'il n'ait cueillie et observée pendant des heures. Il les connaît toutes avec leur nom, il n'ignore aucune de leurs particularités, tellement que ses connaissances de botaniste embarrassent parfois le lecteur moins savant. Il est de ceux qui donnent une âme aux plantes; il parle de leur sensibilité et de leurs cinq sens. Il faut lire à ce sujet le beau poème de *Jean de Noarrieu*

d'où s'exhale une capiteuse senteur de plantes aromatiques. Les choux violets et la pivoine rouge, les gentianes bleues et les campanules azurées, la cloche blanche du nénuphar qu'a rêvée l'âme de l'étang, le sorbier des oiseaux qui „saigne au roux des bois“, les lilas sombres et couleur de nuit, la triste scabieuse, les lourds tournesols qui attristent la journée, le raisin bleu, les prunes transparentes „qu'un sucre d'or fendille en les poissant“, il a tout observé minutieusement et avec amour. Aussi toutes ses images sont-elles tirées du monde végétal. „Je ne puis guère éprouver de sentiment, dit-il quelque part, qui ne s'accompagne de l'image d'une fleur ou d'un fruit. Si je pense à Marthe, je songe à des gentianes. A Lucie je prête des anémones blanches du Japon, et à Marie des muguetts de Salomon.“ Rarement donc nous trouvons chez lui l'expression d'un sentiment ou d'une pensée sans qu'il s'efforce de les concrétiser par une image pittoresque prise dans le monde des plantes ou des fleurs. Quelques exemples au moins illustreront cette manière de peindre. „Ma tristesse, dit-il, a la couleur des gentianes dans les montagnes.“ Il a, en effet, appelé la gentiane „l'amertume en robe bleue“, tout comme la bruyère est pour lui „la solitude en robe rose.“ Voici un portrait de femme campagnarde :

On dirait que sa gorge est en *pomme* sous son corsage usé.

Ses cheveux sont pareils à un *chaume* brûlé.

Bonjour! - - Les dents comme des *pépins* blancs,

Luisent entre les lèvres comme une *écorce* en sang.

Quand la mariée paraît, elle ressemble à un lys que parent d'autres fleurs; son voile est si léger qu'il „s'azure comme l'aile d'un moustique; ses cils battent comme des papillons noirs...“ et ainsi de suite, car je pourrais continuer presque à l'infini. Mais ces quelques exemples suffisent pour montrer l'originalité et le charme des peintures de Jammes.

Son amour pour les animaux est généralement connu. „Il y a, dit-il lui-même, dans le regard des bêtes une lumière profonde et doucement triste qui m'inspire une telle sympathie que mon âme s'ouvre comme un hospice à toutes les douleurs animales.“ Il est vraiment le poète du monde animal, de toutes ces bêtes qui peuplent la campagne, sans en excepter les plus

humbles et les plus méprisées. Et même il a pour celles-ci une préférence secrète. J'ai beau chercher dans la littérature française, je ne trouve à aucune époque un poète animalier comme Jammes. Il a fait pour la poésie ce que J. H. Fabre a fait pour la science. Il les a observées avec sympathie et les a peintes avec amour, en sorte que, dans tous les portraits qu'il en a tracés, nous lisons la bonté d'une âme de campagnard ingénu. Il connaît non seulement leur physique, mais aussi leur moral; son pire ennemi, c'est ce Descartes qui ne veut voir dans les bêtes que des machines plus ou moins compliquées. Pour lui elles sentent et souffrent, pleurent et rient comme nous. Elles ont même, toujours comme nous, une survie après la mort, et le poète a eu un jour l'idée de nous mener, en compagnie d'un lièvre, au paradis des bêtes. Là elles sont heureuses et jouissent du juste dédommagement pour toutes les souffrances que la race cruelle des hommes leur a fait endurer.

Sa prédilection va donc à ces animaux qui souffrent le plus de maux. Il y a là une grande originalité de la poésie de Jammes et qui la distingue de tel autre poète contemporain, de Mme de Noailles par exemple qui, elle, n'est attirée que par le côté pittoresque et poétique des bêtes. Cela prouve que, ce qui rapproche Jammes de ces dernières, ce n'est pas l'imagination, mais la sensibilité. C'est ainsi qu'il a chanté le lièvre auquel il a consacré un conte très poétique et très beau, l'âne qui reçoit des coups de pied „sur le cœur“, le veau que des brutes mènent à l'abattoir, le bœuf au pas tranquille et lent, avec sa bonne tête et son goître mobile, le chat affamé qui pleure sous la pluie, la brebis huileuse aux jambes faibles, le chien maigre qui se morfond dans la neige, les poules qui gisent à la foire, les pattes liées, en attendant d'être mises à la broche. De quel admirable don d'observation fait-il preuve dans les innombrables portraits d'animaux dont il a semé toute son œuvre! Quels trésors de poésie tendre et charmante y a-t-il amassés, d'une main discrète et naïve! Si l'originalité de Jammes est quelque part, soyons sûrs qu'elle est là, dans sa manière de voir et de peindre le monde des plantes et des animaux. L'été est donc sa saison préférée. C'est une fête pour son cœur et pour ses yeux. Il s'enivre du vol des abeilles

blondes qui portent une parcelle de soleil sur leurs ailes légères, de la tourterelle aux pieds roses, du coq affairé et brillant qui lance son cocorico dans la plaine sonore, des hirondelles qui tracent de leurs ailes des croix noires dans l'air, des poules qui se réchauffent au soleil, des moineaux roux qui sont plus doux que des enfants, du crapaud qui pousse „sa note soupirée par son âme de verre“, du crissement de la chauve-souris, des agneaux paissant l'aurore des collines, des vaches escaladant la pente des montagnes, du rossignol qui pleure comme une fontaine, de la taupe lisse qui fore les prairies et les jardins, du hibou avec son cri „liquide et sangloté“, de la maigre chevrette, du scarabée empêtré de pollen „qui tricote avec ses pattes“, de la caille qui n'est qu'une „flûte de terre agile“ Je m'arrête, non pas que je sois au bout de ces peintures charmantes, mais j'ai peur que cette énumération ne devienne trop ennuyeuse. - Le printemps et l'été sont les bonnes saisons pour les animaux; alors le poète se réjouit avec eux; il parcourt la campagne, suivi de ses chiens Flora et Marbot, et prend part à la fête universelle. Mais c'est en automne, alors que les hirondelles se réunissent en de longues files sur les fils télégraphiques, que recommence sa tristesse. C'est qu'avec les premiers frissons de la mauvaise saison commencent aussi les souffrances du monde animal. Le porc perce l'espace de ses cris déchirants, le boeuf s'achemine vers la foire, le lièvre est traqué par le chasseur, les oiseaux se blotissent dans les arbres dénudés, la taupe s'enfonce dans la terre, le chien et le chat souffrent du froid et de la faim, l'âne doux „aux yeux de velours“ est exposé aux bourrasques et aux tourmentes de neige.

En vertu de cette sympathie instinctive et chaude pour les bêtes, Jammes est devenu le premier peintre animalier de notre époque. A cet égard il a même surpassé Jules Renard qui, plus artiste que lui, n'a pourtant pas mis dans ses peintures la même tendresse ni la même émotion. Tant il est vrai de dire qu'on ne fait bien que ce que l'on fait avec amour. Il serait curieux d'opposer ces deux écrivains et de montrer la différence fondamentale de leur manière de faire.

Comme rien de la vie animale ne lui est caché, Jammes

a donc aussi acquis une véritable maîtrise dans la façon de rendre les cris des bêtes. Abstraction faite de l'harmonie imitative qu'il sait, à l'occasion, insérer dans les vers, il se sert très souvent de véritables onomatopées lesquels, parfois, vont jusqu'à remplir des vers entiers. Cela, évidemment, ne manque pas toujours de comique. C'est qu'il nous est difficile de comprendre ce degré de pénétration vis-à-vis d'êtres qui, en somme, nous sont plus ou moins indifférents. Voici quelques-unes de ces imitations: Le hibou, vers le soir, pousse sa plainte chuintante: Psiiii...; la mésange lance ses trois notes sautillantes: theuc, theuc, theuc; la caille a également trois notes, mais plus courtes: cut-cu-cut. Quand le chasseur la fait lever, on entend le bruissement sourd de ses ailes: vrrrrrrrrrr; la poule pousse son gloussement éternel: clouq-clouq-clouq, et les poussins lui répondent, de leurs cris aigus et fins: iti ti ti ti-ti iti ti ti... Le coq, perché sur quelque proéminence, lance dans l'espace un cri sonore et guttural: Hou-hourou-ôôô. — On peut sourire de ces enfantillages, mais il reste qu'ils prouvent que Jammes est un observateur unique des moeurs et des caractères des animaux.

Il ne l'est pas moins de la vie et des habitudes du cultivateur. Sa manière de vivre déjà le met en commerce intime avec la population rurale. Chasseur et pêcheur passionné, il est presque toujours dehors. De plus il doit surveiller les travaux de ses vignes et de ses champs. Les jours de foire il fait atteler sa carriole et s'en va dans les bourgs voisins conclure des marchés avec les paysans des environs. Si l'on ajoute à cela ses nombreuses promenades à travers la campagne, on comprend qu'il se soit fait une âme de paysan et qu'il ait eu le temps de se familiariser avec les différentes classes sociales. Tantôt il rencontre le facteur éreinté qui est son vieil ami et qu'il accompagne un bout de chemin; tantôt il croise les gendarmes qui emmènent un pauvre gueux pris en flagrant délit de vagabondage. D'autres fois il est assis au milieu des champs de blé ou de maïs, auprès des moissonneurs, les observe à leur travail ou même les aide quand le temps presse. Souvent aussi il flâne à travers les rues d'Orthez, la pipe à la bouche, s'arrêtant parfois pour commenter avec les commères les nou-

velles du jour. Il reçoit également de nombreuses visites, surtout de la part de gens nécessiteux qui viennent implorer son secours. En hiver il assiste au battage du blé, dans les granges qu'obscurcit la poussière ; au printemps c'est l'époque des semailles, c'est le retour de la vie et de la joie. Et ainsi l'année s'écoule, tantôt bonne, tantôt mauvaise, mauvaise surtout si les maladies de la vigne ont anéanti les plus riches récoltes.

Si telle est la vie de Jammes, telle est donc aussi sa poésie. Il a chanté — avec quel enthousiasme ! la vie du laboureur pendant les quatre saisons. Dans son dernier ouvrage en vers, *les Géorgiques chrétiennes*, il a même essayé de marcher sur les traces de Virgile et de donner à la France une épopée rustique. Y a-t-il réussi ? — Non.

* * *

Il est temps peut-être que je parle un peu du dernier critique de Jammes et de la manière dont il a esquissé la figure littéraire du poète. Il faut d'abord le louer franchement d'avoir bien étudié son auteur qu'il me semble connaître à fond. Je suis sûr que tous ceux qui s'intéressent à la poésie française, le liront avec un très vif intérêt, en quoi ils auront parfaitement raison. M. Limpach les conduit, d'une manière assez agréable, à travers une œuvre poétique qui a fait beaucoup parler d'elle dans ces derniers temps. Je souhaite donc que son étude soit lue par tous ceux à qui on l'a envoyée. Non pas que je sois toujours d'accord avec lui. Il s'en faut de beaucoup en certains endroits et c'est pourquoi je m'en vais un peu discuter avec lui.

Quant à la structure générale de son étude, il faut dire qu'elle est un peu lâche, que les parties se lient entre elles comme elles peuvent et que l'image finale qu'on garde du poète n'est pas très nette. Je me demande par exemple pourquoi le chapitre sur la sensibilité et l'imagination trouve sa place sous la rubrique du poète de la nature plutôt que sous celle du poète de l'amour ou du poète chrétien. D'ailleurs le chapitre sur l'imagination est inutile ; Jammes n'a que très peu d'imagination et il ne dépasse pas, en cela, la moyenne des hommes. Celui de la sensibilité devrait précéder l'analyse des thèmes lyriques ; s'il était un peu plus poussé, il nous expliquerait

assez bien la complexion générale du poète et nous faciliterait l'intelligence de son œuvre.

De même M. Limpach aurait dû, dans un chapitre essentiel, faire voir l'évolution de Jammes, nous dire son point d'arrivée et son point de départ, montrer en quoi *l'Angélus de l'Aube* diffère du *Deuil des primevères*, et celui-ci du *Triomphe de la Vie*. Il n'est rien de tel, pour étudier un poète, que de nous montrer les différents états de sa sensibilité; il aurait pu le faire dans un chapitre final, ce qui aurait été une excellente manière de conclure. A défaut de cela tous ces paragraphes gardent quelque chose de morcelé et d'incomplet.

Passons à la petite biographie que mon collègue a consacrée à son auteur. Elle était nécessaire, en effet, et je lui en fais si peu un reproche que je la voudrais au contraire plus détaillée encore et plus probante. Nous nous intéressons à la vie des grands écrivains pour une double raison: d'abord, parce que ce ne sont pas les premiers venus, mais des hommes illustres; ensuite parce que très souvent leur biographie nous fait mieux comprendre l'œuvre. Or, envisagée sous ce dernier point de vue, celle que nous donne M. Limpach ne nous satisfait qu'à moitié. La période obscure, celle qu'on pourrait appeler le point d'interrogation de sa vie, n'a été nullement tirée au clair, et pourtant c'est le séjour à Paris qui a fortement influencé l'œuvre de Jammes. Ce qui est très grave, c'est qu'il n'a même pas essayé de lever le voile.

Le chapitre sur le symbolisme est évidemment un hors-d'œuvre. Il l'est pour deux raisons au moins: d'abord il ne contient rien de neuf, rien donc qui ne soit connu de tous ceux qui s'occupent de littérature. Ensuite, je ne vois pas en quoi Jammes a pu être influencé par le symbolisme, si ce n'est par les théoriciens du vers libre. Quant à la substance intérieure du symbolisme, on peut dire que presque rien n'en a filtré dans son œuvre. Il est trop naïf pour cela, trop simple et trop paysan. Il est l'ennemi juré de la manière de vivre des symbolistes, et leur poésie ne pourra jamais devenir la sienne.

Sur ce qu'il dit de l'imagination de Jammes, je dois encore chercher querelle à l'auteur. Elle n'est ni puissante ni somptueuse,

par conséquent elle est loin d'être „prestigieuse“, comme dit M. Limpach. Chez Jammes il n'y a que sensibilité et don d'observation; l'imagination ne dépasse pas l'état d'une douce rêverie à propos du pays de ses ancêtres. Où sont donc les images somptueuses que l'on trouve chez les poètes imaginatifs? Où sont les constructions hardies de son esprit, où les vols de sa pensée, où les visions qui frappent par leur richesse et par leur puissance d'évocation? Loin d'être riche et brillante, sa poésie a plutôt un caractère éteint et on peut dire hardiment qu'elle rase la prose. Elle est aux antipodes de celle d'Hugo.

Sur le poète de l'amour je ne pense pas tout à fait comme M. Limpach. Le cas de Jammes me semble assez simple. Il était parti d'Orthez avec une âme rêveuse et quelque-peu enfantine, nullement corrompue encore au contact de la grande Ville. Or voilà qu'il tombe sur le pavé de Paris où il va faire son droit. Il n'est que trop visible qu'il mena une vie assez dissolue au quartier latin. Il y buvait les plaisirs avec d'autant plus d'avidité qu'il n'avait connu jusque là que les jouissances paisibles et saines de la campagne. Il est probable qu'il y a fait de folles dépenses d'argent et qu'il a eu plus d'une aventure sentimentale. C'est de ce séjour-là que datent son doute et sa tristesse; heureusement qu'il trouva le courage de s'arrêter sur la pente qui devait le conduire à la ruine physique et morale. Il n'attend donc pas la fin de ses études; mais, saisi d'épouvante et le coeur malade, il se réfugie de nouveau dans son pays natal, résolu de vivre désormais loin de l'atmosphère corrompue des villes.

M. Limpach a également parlé du poète chrétien. Il le fallait, évidemment; mais, ici non plus, je ne partage pas l'opinion du critique. Tout d'abord il pense que chez Jammes il n'y a pas eu de conversion proprement dite, qu'il a été plutôt religieux dès le commencement et que, parmi tous ses poèmes on n'en trouve pas un seul qui „sente le libre-penseur.“ Cela n'est pas tout à fait vrai. La question, pour moi, est encore très simple. Jammes a été élevé dans la religion comme nous tous; il a perdu la foi, non pas comme nous tous, mais comme beaucoup d'entre nous, pendant ses études universitaires, et il la retrouva, comme quelques-uns de nous probablement, avec

le retour dans son pays natal. Qu'il n'y ait pas eu de crise chez lui comme chez Pascal ou chez Brunetière, c'est ce qui ne doit pas nous frapper. Il n'est pas un penseur, et la religion, chez lui, est tout simplement affaire de sentiment. Il est vrai qu'il a eu toujours l'âme religieuse. Il y a cependant une différence essentielle entre sa première religiosité et celle d'après sa conversion. Celle-là n'est que du panthéisme, parfois de l'anthropomorphisme, tandis que celle-ci est du mysticisme. Les catholiques n'ont donc jamais parlé de Jammes qu'avec une certaine réserve; je trouve qu'ils ont raison. M. Limpach est devenu ici la dupe de quelques mots, car il ne suffit pas de prononcer le mot de „Dieu“ pour être consacré poète chrétien. Il y a donc véritablement eu conversion chez Jammes, aussi bien que chez Coppée ou Bourget.

Reste à savoir si cette conversion n'a pas fait de tort à son inspiration poétique. M. Limpach dit non, moi, je dis si. Je prends, pour le prouver, son principal ouvrage d'inspiration religieuse, *les Géorgiques chrétiennes*; elles devaient, évidemment, couronner le cycle de ses poèmes chrétiens. Mon collègue n'en dit presque rien et c'est ce que je regrette beaucoup. D'après le peu qu'il en dit je crois pouvoir conclure qu'il fait assez de cas de cette épopée rustique, puisque j'y lis que „cette forte teinte de mysticisme ne lui fait rien perdre ni de sa vigueur ni de sa sincérité.“ Là il se trompe sûrement; qu'il y ait dans cet ouvrage de la sincérité, je n'en disconviens pas. Mais de la vigueur, allonc donc! On n'y trouve pas plus de vigueur que d'éclat ou de souffle poétique. Le poème est choquant d'un bout à l'autre et il témoigne d'une naïveté qui peut toucher dans une chanson de geste, mais qui fait sourire chez un poète contemporain. Je ne me représente pas bien ces anges qui font la moisson ni ce Dieu qui, en bon père de famille, intervient directement dans les événements les plus vulgaires. Le merveilleux chrétien est bien mort aujourd'hui comme moyen d'art et j'espère que Jammes ne s'obstinera pas à le ressusciter. D'ailleurs on avait fait trop de réclame autour des *Géorgiques* pour que le livre ne causât pas à sa parution une déception générale. Le défaut essentiel en est la platitude. Je regrette beaucoup que la place dont je dispose ici et que

je sais déjà avoir dépassée, ne me permette pas des citations à l'appui de ma critique. Pourtant je ne puis m'empêcher de transcrire le jugement que Faguet en a porté et auquel je souscris parfaitement. „Francis Jammes nous donne sous le titre de *les Géorgiques chrétiennes* un livre que je regrette bien qu'il ait écrit. On tombe toujours du côté où l'on penche et M. Fr. Jammes, qui adore la simplicité, dont je le félicite, devait un jour tomber définitivement dans la platitude et il ne faut pas se dissimuler que ce jour est arrivé. *Les Géorgiques chrétiennes* sont pleines de vers qu'une élève de quatrième écrirait peut-être, mais le lendemain brûlerait en rougissant.“

Sur le chapitre de la versification il y aurait plus d'une remarque à faire. Je me borne à une seule rectification. M. Limpach écrit sans sourciller: „La poésie est le langage naturel du poète. Il trouve spontanément les harmonies fondamentales de ses poèmes et avec un instinct et une science extraordinaire il emploie toutes les ressources de la langue et du rythme.“ Ce langage est étonnant, car où a-t-il vu cela? Jammes est loin d'être un artiste; il ne possède pas la science ni l'intuition des rythmes et le grand tort de sa poésie est, comme je l'ai dit, de raser la prose. On pourrait facilement en faire la preuve: presque tous ses vers, si on les détache de leur place, font une prose assez convenable. Je veux me permettre ce jeu cruel pour le début d'un de ses poèmes que M. Limpach cite parmi les plus beaux, et je défie le lecteur de rétablir les vers primitifs: „Si tu pouvais savoir toute la tristesse qui est au fond de mon coeur, tu la comparerais aux larmes d'une pauvre mère bien maiade, à la figure usée, creuse, torturée et pâle ...“ Voilà, ce me semble, de la prose; il n'y a de poétique que le sentiment, et il en est presque toujours ainsi chez Jammes. En sorte qu'on peut dire de lui que son vers est prosaïque et que sa prose est poétique.

J'aurais encore à parler de la langue et du style de M. Limpach; mais je me suis déjà tellement étendu sur des questions de fond que je n'ose plus rien ajouter. J'espère d'ailleurs qu'il ne m'en voudra pas de ces remarques critiques qui sont toutes de bonne guerre. Qu'il sache seulement que je n'aurais pas parlé de son travail si je ne l'estimais véritablement.

CH. BECKER.

Volksschule und Gymnasium.

Das neunjährige Gymnasium mit einer dreijährigen Vorschule, das eine reinliche Scheidung zwischen der Volksschule und dem bei uns so genannten mittleren Unterricht bedeuten würde, hat von jeher auch unter unsern Schulmännern vereinzelte Anhänger gefunden. Es bietet in der Tat eigige, auf den ersten Blick bestechende Vorzüge:

Gymnasium, Realgymnasium und Oberrealschule haben während ihres neunjährigen Unterrichts ein genau vorgeschriebenes Ziel zu erreichen, das seinen äusserlichen Ausdruck in der Reife- und Fähigkeitsprüfung findet. Es leuchtet sofort ein, dass die Schüler solcher Vollanstalten in der wirksamsten Weise auf ihre späteren Studien vorbereitet werden, wenn sie vom sechsten bis zum neunten Lebensjahr in eigenen Vorschulen, statt in der gewöhnlichen Volksschule, ihre erste Einführung in die Anfänge alles Wissens erhalten. Der Unterricht kann dort immer im Hinblick auf die späteren besonderen Bedürfnisse erteilt werden und sich dem langerprobten Gang des Unterrichts in den höheren Schulen anpassen. Die bessere Aufnahmefähigkeit der ersten Schuljahre, besonders für sprachliche Formen, kann vollständiger ausgenutzt werden, während begabtere Kinder in der Volksschule — wie man behauptet — infolge geistiger Unterernährung verkümmern sollen, da der Unterricht immer auf eine weniger bildungsfähige Masse Rücksicht nehmen müsse. Jedenfalls sind die Ziele der Volksschule andere, und die direkte Vorbereitung auf eine höhere Schule durch eine eigene Vorschule muss als der geradeste und sicherste Weg bezeichnet werden.

Es fragt sich nur, ob diese Vorzüge genügend sind, um die geforderte Scheidung zu rechtfertigen, ob nicht andere, höhere Interessen durch die Wahrung der angeführten Sonderinteressen geschädigt würden.

Gegen eine Scheidung spricht zunächst das Interesse der Volksschule. Dieser würden gerade die besseren Elemente entzogen werden. Sowohl diejenigen, die sich durch ihre Begabung für höhere Studien eignen, als auch diejenigen, die nur infolge der sozialen Stellung ihrer Eltern für solche Studien bestimmt werden, würden der Volksschule verloren gehen. Wenn man auch einwenden kann, dass trotzdem noch Begabte genug in ihr zurückbleiben, die durch

ungünstige äussere Umstände verhindert werden, dem natürlichen Ziel ihrer Begabung zuzustreben, so würde doch andererseits die Volksschule zur Rolle einer Armenschule herabsinken; und man mag über soziale Vorurteile denken, wie man will: unter den heutigen Verhältnissen muss mit solchen Urteilen sozialer Wertschätzung gerechnet werden, und es würde sicher lähmend auf die Bildungsarbeit der Volksschule wirken, wenn sie nur mehr als eine Bildungsstätte zweiten Ranges zu gelten hätte.

Man kann sogar der Meinung sein, es liege im Interesse derjenigen selbst, die bestimmt sind, einmal zu den höheren gesellschaftlichen Schichten zu gehören, dass sie wenigstens während einer Reihe von Jahren in näherem Umgang mit gleichaltrigen Vertretern anderer Gesellschaftsschichten stehen. Für gegenseitiges Verstehen werden da die besten Grundlagen gelegt, und gerade diejenigen, die nachher im sozialen Leben Führerrollen übernehmen sollen, können nur gewinnen, wenn ihre Tätigkeit auf wirklicher und persönlicher Kenntnis der Dinge und Menschen beruht.

Ausschlaggebend ist aber das Interesse, das die Allgemeinheit an einer gemeinsamen Volksschule für alle hat. Die von der überwiegenden Mehrheit der deutschen Lehrer geforderte Einheitsschule soll gerade diesem Interesse Rechnung tragen. Es ist zunächst schon für die Gesellschaft von Wert, dass die sozialen Gegensätze nicht durch vorsätzliche Absonderung zu unüberbrückbaren Klassengegensätzen werden. Nichts wirkt aufreizender auf das Selbstbewusstsein der unteren Stände als ein kastenmässiges Absperren gegenüber den Bevorrechtigten der heutigen Wirtschaftsordnung. Es kann auch in der Regel bei gemeinsamer Jugendausbildung der Standesdünkel sich nicht zu seinen verletzendsten Formen entwickeln. Die sozialen Kämpfe der Gegenwart müssen noch verbitterter werden, wenn eine unüberbrückbare Scheidewand schon die Jugend trennt. Mit Recht hat auf der 56. Hauptversammlung des Vereins Deutscher Ingenieure in Berlin (21. Nov. 1915) der Vorsitzende Geh. Baurat Dr. phil. et ing. v. Rieppel bemerkt: „Ein weiteres Mittel, die Klassengegensätze zu mildern liegt darin, dass für alle Volksklassen die gleiche Bildungsmöglichkeit geschaffen werde. Zu diesem Zweck müsste ein organischer Zusammenhang zwischen Volksschule und Mittelschule geschaffen werden.“

Die organische Verbindung von Volksschule und höherer

Schule gewährleistet allein den heute von allen Seiten geforderten Aufstieg der Begabten. Man hat endlich eingesehen, dass die junge Generation sozusagen ein Kapital für den Staat bedeutet, aus dem er für das Wohl der Gesamtheit den höchstmöglichen Nutzen ziehen muss. Es wäre darum verkehrt, die hohen Begabungen, die so zahlreich in den unteren und mittleren Schichten der Bevölkerung vorhanden sind, brach liegen zu lassen, statt sie durch geeignete Ausbildung für die Förderung des Gesamtwohles fruchtbar zu machen. Nach Untersuchungen von W. Stern wären die Höchstbefähigten auf 2 v. H. aller Volksschüler zu veranschlagen, und nach Bremer Feststellungen zeigen $1\frac{1}{2}$ v. H. der Volksschüler eine solche Begabung, dass es schade wäre, wenn sie nicht die höchste Schulausbildung erhielten. Daneben bleibt dann natürlich eine beträchtlich grössere Gruppe von einfach Hochbefähigten übrig, welche in den werktätigen und mittleren Berufen führende Stellungen einnehmen können. Für sie müssen eigene Bildungsgelegenheiten geschaffen werden.

Aber die Auslese der Tüchtigsten und der Tüchtigen kann nur in der Volksschule erfolgen. Pädagogische Beobachtung durch eine Reihe von Jahren, verbunden mit der heute genügend erprobten psychologischen Intelligenzprüfung bietet eine fast sichere Gewähr, dass diejenigen zum Weiterstudium empfohlen werden, die durch ihre hervorragende Begabung berufen sind, der Gesamtheit die grössten Dienste zu leisten. Es wird den Triumph modern demokratischer Forderungen bedeuten, wenn weder Stand noch Reichtum die wirklichen Talente im Volk hindern, ihren Anlagen entsprechend sich zum vollen Genuss der Kultur emporzuentwickeln. Staatliche Hilfe muss ihnen diese Entwicklung im Interesse gerade des Staates möglich machen. Wenn auch für den Augenblick das Ideal einer im vollsten Sinn demokratischen Einheitsschule nicht restlos verwirklicht werden kann, so bedeutet es doch schon einen gewaltigen Fortschritt, wenn wenigstens für einen Teil der Schulbevölkerung das staatliche Eingreifen die Unabhängigkeit der Höherbildung von Titel und Besitz verwirklicht. Das ist aber nur möglich, wenn ein gemeinsamer Unterbau die Schüler aller Volksklassen umfasst und darüber hinaus die Bildungsmöglichkeiten, wenigstens bis zu einem gewissen Grade, nach Anlage und Befähigung, ohne Rücksicht auf Vermögenslage der Eltern, allen zugänglich gemacht werden.

Die sozialen Gründe sprechen so stark für die Notwendigkeit einer allen Ständen gemeinsamen Volksschule, dass der Vorteil einer gründlicheren Vorbereitung auf spezielle Studien für den einzelnen dagegen nicht aufkommen kann. Die Volksschule kann übrigens so eingerichtet werden, dass ihr Unterricht die erwähnten Verhältnisse genügend mit berücksichtigt, und die mittlere Schule vor allem kann ihr Programm so zurecht legen, dass es einen natürlichen Aufbau zu der Arbeit der Volksschule bildet. So können ohne nennenswerten Schaden die beiderseitigen Ziele erreicht werden.

Das neunjährige Gymnasium mit einer eigenen Vorschule ist durch den Zwang der Verhältnisse eine Ständeschule, eine Schule der bevorrechtigten Klassen, die gemeinsame Volksschule mit entsprechenden Aufbauschulen für Fachunterricht und mittleren Unterricht ist die Schule eines vernünftig organisierten, demokratischen Staatswesens.

Die Einrichtungen, die jüngst von drei grossen, deutschen Städten im Schulwesen getroffen worden sind, bedeuten eine steigende Annäherung an den Typus der Aufbauschule.

In Leipzig benützte man sich damit, begabten Schülern der Volksschule den Uebergang zur höheren Schule zu erleichtern. Darum wurde mit einer bestehenden Oberrealschule und einer Reformschule (Gymnasium und Realgymnasium) eine Untertertia verbunden, in welche hervorragend begabte Schüler der Volksschulen Aufnahme finden können. Der Lehrplan dieser Klasse schliesst sich eng an den der Volksschule an. Die französische Sprache hat zuerst 12 Wochenstunden; nach $\frac{3}{4}$ Jahren wird diese Zahl auf 6 herabgesetzt und die übrigen 6 Stunden fallen auf die zweite Fremdsprache (Latein oder Englisch). Die Klasse wird als Sonderklasse auf Obertertia fortgesetzt. Darnach treten die Schüler in die normale Sekunda über, so dass sie nach Absolvierung der Volksschule mit 6 Jahren mittleren Unterrichts zur Reifepfung gelangen können. Im Bedürfnisfall gewährt die Stadt für diesen Unterricht nicht nur Schulgeld- und Lehrmittelfreiheit, sondern auch einen jährlichen Unterhaltsbeitrag.

In Hamburg ist, den Wünschen der Lehrer entsprechend, die Volksschule zu einer erweiterten Bildungsanstalt ausgebaut worden,

Vom 1. April 1918 ab werden 22 Volksschulen so eingerichtet, dass nach einem 4jährigen gemeinsamen Unterbau die Schüler hingeleitet werden zu einem vierstufigen deutschen (D.-) Zug oder zu einem fünfstufigen fremdsprachlichen (F.-) Zug. Die begabteren Elemente erhalten also in der Volksschule einen gehobenen Unterricht, der ihnen die Kenntnis einer Fremdsprache (Englisch oder Französisch) vermittelt. Die Auslese erfolgt nach der Leistung in der Schule und nach dem Ausfall einer Intelligenzprüfung, die vom psychologischen Laboratorium in Hamburg vorgenommen wird. Ausserdem werden an zwei Realschulen Anschlussklassen eingerichtet, um begabte Schüler nach erledigter Schulpflicht aufzunehmen, die dann in einem Jahr auf die erste Klasse der Realschule vorbereitet werden. Später sollen auch wahlfreie Kurse im Latein eingerichtet werden, so dass der Volksschüler über das Realgymnasium bis zur Universität gelangen kann.

Die anziehendste Lösung der Frage aber hat unstreitig Berlin gefunden. Sie geht auf eine Anregung des fortschrittlichen Abgeordneten Cassel zurück, der in der Sitzung vom 16. März 1916 im preussischen Abgeordnetenhaus eine Schuleinrichtung forderte, um abgehende Schüler der Volksschule durch einen Unterrichtsgang von fünf bis sechs Jahren zum Reifezeugnis zu führen. Es ist ein Verdienst des Stadtschulrates Reimann, diese Forderung für Berlin in grosszügigem Maßstab verwirklicht zu haben. Eine neue Anstalt ist geschaffen worden, die eine Verbindung von Gymnasium und Realgymnasium darstellt. Der Studiengang dauert sechs Jahre. (Von Untertertia bis Oberprima.) Latein erhält auf U. III 10 Stunden, auf O. III 8 Stunden und in den folgenden Jahren je 7 Stunden. Griechisch beginnt auf U. II mit 8 Stunden und behält während der drei folgenden Jahre je 7 Stunden. Französisch beginnt auf O. III mit 6 Stunden und wird während der 4 folgenden Jahre auf je 4 Stunden gesetzt. Englisch setzt auf U. II mit sechs Stunden ein und wird drei Jahre mit je drei Stunden weitergeführt. Die anderen Fächer sind ähnlich verteilt wie auf den Vollanstalten, mit kleinen Aenderungen allerdings, die durch die Umstände geboten scheinen.

In diese Reformschule sollen die Volksschüler aufgenommen werden, die eine hervorragende Begabung aufweisen. Die Aufnahme

erfolgt nach vollendetem 7. Schuljahr auf Grund der Vorschläge, die von den Lehrerkonferenzen gemacht werden und die durch eine psychologische Intelligenzprüfung ihre Bestätigung gefunden haben. Drei namhafte Psychologen Moede - Piorkowski - Wolff haben die Methode für diese Prüfung ausgearbeitet, und die Resultate der ersten Prüfung, die an ca. 300 Knaben und Mädchen vorgenommen wurde, sind im darauffolgenden Unterricht von dem Lehrkörper der neuen Anstalt durchweg als richtig erfunden worden. Der Kostenanschlag ist bei der vorausgesehenen Anzahl von 500 Schülern auf 340000 Mk. berechnet, wobei ausser freien Lehrmitteln für jeden bedürftigen Schüler eine Unterhaltsbeihilfe von 300 Mk. angesetzt ist.

Daneben soll eine Realschule jene begabten Schüler aufnehmen, die in den mittleren Berufen bleiben sollen, und auch für die weitere Ausbildung begabter Volksschülerinnen sind entsprechende Schuleinrichtungen vorgesehen. Es ist selbstverständlich, dass die aufgestellten Lehrpläne inbezug auf Lehrstoff, Methode und Ziel den erprobten Anforderungen moderner Pädagogik im weitesten Masse Rechnung tragen.

Die neuen Schülkategorien in Berlin sind dem Bestreben entsprungen, hochbegabten und begabten Volksschülern die Wege zu den höheren Studien zu ebnen, aber sie bieten auch einen Fingerzeig dafür, in welcher Richtung sich die jüngsten Bestrebungen auf dem Gebiet des mittleren und höheren Unterrichts bewegen. Und das führt uns weit weg von einem unabhängigen Gymnasium mit gesonderter Vorschule. Die Berliner Begabtschulen bilden eine logische Krönung der von allen Seiten geförderten Einheitschule. Es erübrigt sich darauf hinzuweisen, daß die jüngsten Ereignisse in Deutschland die Bestrebungen zur Abschaffung der bestehenden Kastenschulen und zur Demokratisierung des gesamten Schulwesens nur verstärken können.

Ein Blick auf unsre Schulverhältnisse zeigt, dass wir durch eine Gunst historischer Umstände uns in unserer Schulorganisation den modernsten Vorbildern annähern. Unsre mittleren Schulen mit ihrem Aufbau auf der gemeinsamen Unterstufe der Volksschulen entsprechen den pädagogisch-sozialen Idealen der Gegenwart. Es bedürfte nur einer systematischen Auslese und Weiterbildung hervorragender Talente, um die modernsten Forderungen auf dem Gebiet

des organischen Zusammenhangs aller Arten von Schulgattungen zu verwirklichen.

Hier heisst es weiterbauen, nicht aber neue Scheidewände aufrichten, zumal in einer Zeit, wo die Sehnsucht der Besten darauf gerichtet ist, für die kommende Menschheit veraltete Schranken niederzureissen, um in gemeinsamer Arbeit das Glück der immer grösseren Zahl zu begründen.

N. BRAUNSHAUSEN.

Das System der Wissenschaften.

In ihren Uranfängen ist die menschliche Wissenschaft eine universelle. „De omni re scibili“ bereicherten die Gelehrten des Altertums ihren Wissensstand.

„Wissen heisst, die Welt verstehen“, lehrt der Abt von Dreizehnlinden; die ganze Welt, alles Seiende und zu Kennende, ist mithin Gegenstand der Wissenschaft. Seit alters ward der Mensch, wenn er offene Augen mit auf die Lebensreise erhalten hatte, hingezogen zu den Dingen und Geschehnissen um ihn her, und er fühlte sich angereizt, auch hinter das Sinnfällige zu blicken. So entstand das Forschen, welches auf die Erklärung des anfänglich Unerklärlichen ausgeht.

„Explicare“ heisst wörtlich auseinanderfalten, freimachen von den Hüllen, welche den Blick von dem wahren Inhalt absperren. Wie ein Kind, von Neugier getrieben, sein Spielzeug zerschlagen möchte, um dessen Inneres zu Gesichte zu bekommen, so auch steht der forschende Mensch wissbegierig vor jedem Objekt oder Ereignis.

Die Forschung geht aus von dem Bekannten, das sie eingehend zu ergründen sucht, um so zur Erkenntnis des Unbekannten fortzuschreiten. Im Talmud wird schon der Rat erteilt: „Willst du das Unsichtbare erkennen, so beobachte sehr genau das Sichtbare“. „Beobachten und über das Beobachtete nachdenken“, so formuliert es Reinke, und Wundt sagt: „Wissenschaft ist das logische Verknüpfen gegebener Erfahrungsinhalte“.

Auf diesem Wege ist nun die Wissenschaft gewachsen, erst in die Breite, immer neue Gegenstände in ihren Bereich fassend, dann in die Tiefe, das Einzelne stets genauer ergründend. Dieser

Weg hat kein Ende, also darf die Wissenschaft sich ohne Abschluss entwickeln. „Pour bien savoir les choses il faut en savoir le détail, et comme le détail est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites“, lesen wir bei la Rochefoucauld. Diese Unvollkommenheit wird durch weiteren Ausbau immer geringer, ohne dass aber je die Vollkommenheit erreicht werden kann.

Wie nun das Gebiet sich ausdehnt, stets weitere Tatsachen und Territorien hinzukommen, langt die Fassungskraft des Einzelnen nicht mehr, alles zu umspannen, Da tritt dann die erste Gabelung ein; im Mittelalter spaltet sich das bis dahin einheitliche Wissen in zwei grosse geistige Ströme, welche nebeneinander verlaufen, jedoch oft noch durch Kanäle in Verbindung treten: die Gottesgelahrtheit und die Weltweisheit.

Von dort ab geht alsdann die Spezialisierung weiter, stets mehr ins Einzelne strebende Unterabteilungen drängen sich auf, und letzten Endes sind wir so weit gekommen, dass selbst innerhalb des einzelnen Wissensgebietes die Spezialisten sich nur mehr schwer verständigen können. Ein Leibniz'sches Hirn, welches das Gesamtwissen seiner Zeit umfasste, ist heute schlechterdings nicht mehr denkbar. Und doch wird vom geistigen Führer und Lehrer mit Recht ein gutes Stück Allgemeinbildung verlangt, soviel zum mindesten, daß er einen Ueberblick auch über die Leistungen entfernterer Gebiete besitze und die Erzeugnisse ihrer Vertreter in etwa zu werten verstehe. Das aber wird immer schwerer erreichbar, und so mag es kommen, dass es heute soviele recht tüchtige Spezialisten, aber so wenige Gebildete mit weitem Blick und weitem Herzen mehr gibt.

Allein, was jeder unbedingt in die Arena des Geisteslebens mitbringen muss, ist doch wenigstens das Vermögen, jedes Gebiet einigermaßen richtig umgrenzen und im Gesamtwissen lokalisieren, sowie die Beziehungen der einzelnen Disziplinen zu einander erkennen zu können. Es soll in anderen Worten eben die Klassifikation der Wissenschaften jedem ihrer Jünger geläufig sein, das ist Minimalforderung.

Auf den ersten Blick nun scheint das nicht sehr schwer zu sein, jedoch hier wie an so vielen Punkten tauchen die Hindernisse auf, wenn man näher zusieht. Eine einheitlich fest erworbene

Gruppierung der Wissenschaften ist uns versagt, und das, weil wir eben deren mehrere haben, jeder Gelehrte aber glaubt, die einzig richtige zu besitzen.

Die Gottesgelahrtheit und die Weltweisheit alten Titels waren zwei schön abgerundete Territorien, und doch werden sie, wie schon vorhin angedeutet, nicht in ihrem ganzen Umfang streng von einander abgesetzt gewesen sein, es mögen Brücken von einer zur andern geführt haben, ja an ihren Grenzen durften sie sogar stellenweise ineinander gleiten, und die dort gerade beschäftigten Vertreter können wohl manchmal Zweifel empfunden haben, ob der Streifen, den sie im Momente bebauten, nach rechts oder links gehörte.

Mit der sich ausweitenden Spezialisierung wurde es dann immer schwieriger, die Bezirke getrennt zu halten, und doch ist solches notwendig, wenn man ganze Ordnung schaffen will.

Jeder Biologe weiss, dass eine scharfe Klassierung der Arten in der belebten Natur auch nicht erreichbar ist, da die einzelnen Spezies ineinander übergehen nach dem Leibniz'schen Spruche: „Natura non facit saltus!“ Ein Ähnliches gilt nun für die Einteilung der Wissenschaften. Sehen wir etwas genauer zu!

Eine ganz landläufige moderne Einteilung der Wissenschaften ist z. B. jene in Natur- und Geisteswissenschaften, erstere mit realem, letztere mit mehr irrealen Objekt. Aber das Zwischengebiet ist verschwommen, denn wir können uns eine gut umschriebene und ernste Wissenschaft ausdenken, welche von beiden Seiten her ihre Gegenstände bezieht; ich erinnere beispielsweise an die Geographie, welche sowohl Zustände, also Reales, wie auch Ereignisse, also Nichtreales, zur Unterlage ihrer Erkundungen haben kann.

Lange auch wurden die Wissenschaften in beschreibende und exakte geteilt. Allerdings bezog sich dieses meist nur auf das Gebiet der sogenannten Naturwissenschaften, aber man dehnte es auch auf die Gesamtheit aller Wissenschaften aus. Doch ist der Begriff der Exaktheit für jede Wissenschaft unerlässlich; wenn die eine es bislang nur zu einer geringeren Exaktheit ihrer Resultate gebracht hat, so liegt das meist blos daran, dass sie in ihrer Entwicklung noch zu jung ist, jedenfalls aber wird der Unterschied nur ein quantitativer und kein absoluter sein. Zudem wollen wir

festhalten, dass ein verdienstvoller Vertreter der Physik, also einer gewiss exakten Wissenschaft, Kirchhoff, deren Aufgabe darin erblickte, die Erscheinungen möglichst genau zu beschreiben. Wie sehr die einst zu Recht beschreibend genannten Wissenschaften wenigstens im Rahmen der Naturforschung, aufgehört haben, solche zu sein, soll noch gleich dargetan werden.

Eine vielgepriesene Einteilung der Wissenschaften ist jene von Wundt. Hier werden drei Unterabteilungen geschaffen, und das Ganze gruppiert in: 1) phänomenologische oder Wissenschaften der Erscheinungen, 2) systematische oder beschreibende und 3) Wissenschaften der Entwicklung. Zu den ersten sind zu zählen Chemie und Physik nebst Physiologie und, als Hilfswissenschaft für alle, die Mathematik. Zu den beschreibenden gruppieren wir Mineralogie, Zoologie, Botanik und bedingungsweise Geographie. Unter die Entwicklungswissenschaften gehören die Kosmologie mit ihrem Anhang Astronomie für die Entwicklung des Universums; die Geologie für die Entwicklung der Erde; für die Entwicklung der Lebewesen die Ontogenie bezogen aufs Individuum, die Phylogenie bezogen auf die Stämme; die Prähistorie für die erste Entwicklung des Menschengeschlechtes; die Geschichte für seine weitere Entwicklung, und diese wieder unterschieden als Völker-, Staaten- und Kulturgeschichte.

Auch in derartiger Aufteilung sind die einzelnen Glieder nicht unbedingt scharf gegeneinander abgesetzt, sondern spielen eines ins andere hinein. So vermittelt die zweite Gruppe ganz gewiss zwischen den beiden übrigen, denn ihr Gebiet ist nicht derart abgeschlossen, wie es zu einer absoluten Klassifikation nötig wäre. Zudem ist die Mineralogie längst aus dem blossen Beschreiben heraus und hat Berührung gefunden mit der Chemie und der Physik, sie gilt sogar manchen Autoren geradezu als Physik und Chemie bestimmter Naturkörper. Die Zoologie und Botanik sind auch keine rein beschreibenden Wissenschaften mehr; überall finden sie Verhältnis zu der Erscheinungswissenschaft Physiologie, seit wir wissen, daß bei den Organismen der Bau abhängig ist von der Funktion; die Einteilung der Lebewesen, das System, also das ursprünglich ausschließlich Beschreibende, ist in moderner Form richtige Entwicklungswissenschaft geworden. Die Geographie wird Geologie der Gegenwart genannt, ist also auch nicht mehr bloß

beschreibend, sondern schöpft aus der Entwicklung; die Geologie stellt möglichst viele Querschnitte durch die Erdgeschichte fest, die Geographie lehrt uns den jüngsten Querschnitt kennen. Die Vorgänge, welche in der Jetztzeit kleinste Veränderungen hervorrufen, sind keine anderen, schwereren als jene, welche im Verlauf der Jahrhunderttausende wirksam waren, und wir können keinen Grund anführen, um zu beweisen, daß früher andere Faktoren in der Natur tätig gewesen sind, als heute. Die kleinsten Erscheinungen brauchten sich nur in langen Zeiträumen zu summieren, um die Ergebnisse zu zeitigen, wie sie die Geologie studiert. Es mußte nur, nach Andrée, der Faktor Zeit sich genügend betätigen können. Das ist das sogenannte „Aktualitätsprinzip“, welches in jeder Entwicklungsdisziplin Geltung hat.

Wenn wir den Faktor Zeit in der Einteilung der Wissenschaften verwerten wollen, so kommen wir auf die von Ratzel vorgeschlagene Gruppierung in zeitlose oder unhistorische und Zeitwissenschaften oder historische. Zu ersteren gehören dann unter andern die Geographie, zu letzteren die Geologie und alle Entwicklungswissenschaften nebst der Geschichte.

Nachher hat Andrée die Ratzel'sche Tabelle durch Anleihe bei Wundt erweitert und statt zweier drei Gruppen aufgestellt:

- 1) Wissenschaften der Erscheinungen,
- 2) Raumwissenschaften,
- 3) Zeitwissenschaften.

Allein auch hier ist es nicht immer tunlich, reine Scheidung der Abteilungen zu verwirklichen, im einzelnen wollen wir es nicht ausführen.

Der im zweiten Kriegsjahre verstorbene Heidelberger Philosoph Windelband hat im Anschluß an die eben gegebenen Grundlagen seine Einteilung der Wissenschaften aufgestellt. Er hält auseinander: 1) Die historischen oder Ereigniswissenschaften und 2) die Gesetzeswissenschaften. Die ersteren nennt er *idiographisch*, sie beschreiben das, was *einmal* geschah; die andern werden *nomothetische* genannt, sie studieren, was *immer* ist und nicht bloß einmal geschieht, das Universelle, und die höchste Stufe dieser Richtung wird von den sogenannten physikalischen Wissenschaften eingenommen. Windelband bezeichnet die beiden Abteilungen.

seines Systems noch sehr drastisch dadurch, daß er sagt, die ersten suchen Gestalten, die ändern Gesetze.

Allein auch hier ist eine nette Abgliederung der Gruppen nicht wohl durchführbar, da beispielsweise die Biologie im allgemeinen Sinne in beide gehört, sie ist idiographisch, soweit sie Entwicklung studiert, nomothetisch, soweit sie im System Klassifikation bleibt.

Das haben schon die Nachfolger Windelband's erkannt; in einer philosophischen Gabe aus dem Felde sagt dazu Fritz Neef ungefähr: „Die Natur besitzt auch Geschichte und nicht nur Gesetze . . . , und die Geschichte bedarf ebenfalls dringend des Allgemeinen, gerade auch zum Erfassen des Individuellen.“ Und weiter führt er aus: „In der Verzeitlichung des zeitlos Geschauten erkennen wir die Geschichte, in der Verewigung des in der Zeit Verstandenen erkennen wir die Gesetze. So besteht alle Erkenntnis in wechselseitiger Gültigkeit des zeitlos Allgemeinen für das Besondere (im Gesetz) und des zeitlich Besonderen für das Allgemeine (in der Geschichte). Beide Erkenntnisweisen zusammen aber vollenden die Erkenntnis der Wirklichkeit . . . Geschichtliche Freiheit und gesetzmässige Notwendigkeit, weit entfernt davon, sich in der wissenschaftlichen Erkenntnis als Gegensätze auszuschließen, erscheinen uns vielmehr als die beiden Wege, auf denen alle Wissenschaft fortschreiten kann . . . Dann werden wir nicht mehr voreilig den Satz aussprechen: Alles, was geschieht, geschieht *nur* gesetzmässig notwendig, sondern bescheidener und im tiefsten Grund und Sinn auch befreiter daran denken, daß gesetzliche Notwendigkeit der Dinge Hand in Hand mit ihrer geschichtlichen Freiheit geht.

Jede neue Ordnung der Wissenschaften wird auf die gleichen Schwierigkeiten stoßen, die wir in den angeführten Stichproben von bestehenden Systemen hervorgehoben haben. Es wird nicht gelingen, die einzelnen Wissensbezirke genau von einander abzugrenzen, und das wird umso weniger erreichbar, je mehr die Wissenschaften in die Breite gehen und sich spezialisieren. Die stets neue Unterteilung des Bestehenden wird es immer schwerer gestalten, die Teile nett zu scheiden, und so wird eine Klassierung der Wissenschaften auf alle Zeiten notwendig etwas Unvollkom-

menes bleiben. Wie man auch verfährt beim Gruppieren, in die Abstände zwischen den einzelnen Teilen lassen sich immer Bindestriche hineindenken, welche die Ränder nähern und sogar mehr oder weniger zur Deckung bringen können.

Edm. J. KLEIN.

Imponderabilien des Schulbetriebes.

Von Prof. Ed. PIERRET.

Es handelt sich um eine kleine Plauderei aus dem Gebiete der Schulhygiene, und zwar um die Schulluft! Diejenigen, welche ihre Mittelschuljahre hinter sich haben, sprechen von ihr mit schiefgezogener Lippe und eigener Betonung, meinen damit vor allem die Atmosphäre, in der grüne Jungen und Kathederblüten gedeihen! Hier soll indes nur von der Schulluft im physikalischen Sinne die Rede sein; von den Sauerstoff- und den Stickstoffmolekeln, besser noch, von jenen imponderablen Störenfrieden, die sich als ihre steten Mitgenossen in den Schulräumen tummeln, vor und während und nach den Schulstunden, Sommer und Winter und Tag und Nacht, trotz Lüftung und täglicher Casusübungen!

* * *

Quantitativ sind diese Mitbestandteile der Schulluft nicht nachweisbar. Deshalb hat Max von Pettenkofer seiner Zeit den Kohlendioxydgehalt der Luft als Norm gewählt; Kohlendioxyd ist das einzige störende Gas, das für eine messende Wertung der Schulluft fassbar ist. Mit steigendem Kohlendioxydgehalt aber mag das Quantum jener Imponderabilien dieselbe Steigerung erfahren; das ist die Annahme, von welcher der Münchener Hygieniker damals ausgegangen war. Die eingeatmete Luft, wenn rein, enthält nur 0.4% Kohlendioxyd, die ausgeatmete jedes Mal an die 40% , also das Hundertfache! Pettenkofer setzte seiner Zeit für eine hygienisch einwandfreie Schulsauluft 1% als zulässiges Maximum und obere Grenze fest. Leider

kann die Praxis dieser Forderung nie nachkommen. In gewöhnlichen Schulräumen ohne besondere Ventilationseinrichtung beträgt der Kohlendioxydgehalt bereits zu Beginn der Stunde 1‰ , am Schlusse jeder Stunde aber mitunter $3\text{--}4\text{‰}$ und darüber, auch wenn zwischendurch die Fenster etwas geöffnet wurden. Aber das alles wäre das Schlimmste nicht, da das Kohlendioxyd durchaus ungiftig und auch geruchlos ist. Nachteilig wirkt es nur bei Massenansammlung, weil es dann den Sauerstoff verdrängt, und in diesem Sinne kann es in Schulräumen nie so recht gefährlich werden. Klassische Fälle der Luftentwertung durch Kohlendioxyd kennt die Literatur nur sehr wenige, unter andern jenes Erstickungs-drama von Kalkutta, wo im Jahre 1755 bei Gelegenheit eines Aufstandes der Nabob von Bengalen 146 Gefangene in ein enges Verlies eingepfercht hatte, das nur zwei Fensterluken besass, beide an derselben Wandseite. Da musste sich notgedrungen ein wahnsinniger Kampf entspinnen, um an eines der Fenster zu gelangen; nach sechs Stunden lagen bereits 96 im Torpor einer apoplektischen Betäubung, und am andern Morgen waren 123 gestorben; von den Ueberlebenden aber gingen noch viele nachträglich an Autointoxikation zu Grunde. Im Jahre 1848 erstickten ebenso auf dem englischen Dampfer Londonderry von 200 Passagieren 72, da sie sich bei einem heftigen Sturme zu zahlreich in den einzelnen Kajüten eingeschlossen hatten. Das sind natürlich alles nur Ausnahmefälle; in normalen Verhältnissen trägt die Zunahme der Luft an Kohlendioxyd nur in beschränktem Maße zur wirklichen Entwertung der Schulluft bei. Die Hauptquelle der Luftverschlechterung in den Schulräumen ist die sogenannte Hautatmung. — *Die Haut* ist unser Ausscheidungsorgan par excellence; moderne Leute behaupten sogar, sie sei in der Beziehung fast so wichtig wie Lungen und Nieren zusammen, gibt es doch tatsächlich Menschen, die nur mehr über die Hälfte ihrer Lungen- oder Nierenmasse verfügen, da sie die andere Hälfte durch Tuberkulose oder durch eine Operation eingebüßt haben, und sie leben doch! Ist aber auch nur ein Drittel der Hautfläche zerstört, wie das bei schweren Brandwunden vorkommen kann, dann ist ein Weiterleben unmöglich, der Organismus geht wegen zu mangelhafter Porentätigkeit an Selbst-

vergiftung zu Grunde! Unsere Körperhaut ist nicht einfach eine schützende Hülle oder Trägerin des Raum- und Wärmesinnes, sie verfügt auch über mehr als zwei Millionen Poren, die zusammen eine Gesamtöffnung von etwa Suppentellergrösse ergeben. Und nun denke man sich einen Fabrikschlot mit dieser Mündungsweite, und vergesse dabei nicht, dass dieser Schlot ununterbrochen tätig ist, in den Schulsälen also jeden Tag 4–6 Stunden lang, und in jedem Saale befinden sich 20–40 solcher Schlote! . . . Kommt man in englische Fabrikgegenden, nach Sheffield z. B. mit seinen Tiegelstahlwerken und seinem Wald von ragenden Schloten, welche die Luft verpesten und das Atmen erschweren, dann sieht man meilenweit die Gegenden schwarz in schwarz daliegen, ein trostloser Anblick! Ähnlich sehen unsere Schulräume aus nach jeder Stunde, geschwärzt nicht, aber ebenso verpestet! Tritt man aus der frischen Luft in einen gefüllten Schulsaal hinein, prallt man förmlich zurück vor der „dicken“ Luft, die auf einmal zum Ausgange drängt! Dabei ist eine Merkwürdigkeit hervorzuheben, die eigentlich jeder kennt: Die Schüler, die den Saal verlassen, öffnen die Fenster nicht; diejenigen, die neu eintreten, öffnen sie sofort! Das beste Reagens auf eine einwandfreie Schulluft ist nämlich das Geruchsorgan! Dieser Torwächter am Eingang des Lungenweges signalisiert sofort die Gefahr, wenn auch nicht aufdringlich laut wie ein mittelalterlicher Ritterburgwächter! Werden aber die ersten Signale überhört, dann erlahmt diese Nerventätigkeit ziemlich rasch, die Nase reagiert nicht mehr, das Signalhorn schweigt! . . . Die Haut des Menschen scheidet auch Kohlendioxyd und Wasserdampf aus, grade wie die Lungen, ferner Harnstoff und Harnsäure, grade wie die Nieren. Ihre eigentliche luftverpestende Tätigkeit aber hängt mit ganz andern Ausscheidungsprodukten zusammen, namentlich mit der Ausscheidung flüchtiger Säuren. Nach Bouchard sind es wenigstens acht, die den Körper auf dem Wege durch die Poren verlassen. Erwähnt seien u. a. die Ameisen- und die Essigsäure, die Propion- und die Butter- und die Capron- und die Caprinsäure, alles Körper der sogenannten Fettsäurenreihe, aber auch Schwefelwasserstoff- und Schwefelsäure, Verbindungen, die jedermann kennt, wenn nicht der Formel, dann wenigstens dem Geruche nach, denn

sie bedingen den charakteristischen Schweißgeruch namentlich der Achselhöhlen, und jedermann weiß, wie der Schweißgeruch widerlich sein kann bei ungepflegter Haut, namentlich bei Schülern, die keine tägliche Ganzabwaschung kennen, vielleicht nicht einmal ein wöchentliches Bad! Wenn man dem Blute nicht durch eine geeignete Hautpflege zu Hilfe kommt, dann rächt es sich eben durch diesen penetranten Geruch! Und durch noch etwas, durch den bekannten Juckreiz! Die höheren unter den vorgenannten Säuren sind weniger flüchtig, sie werden an der Hautoberfläche sehr rasch zu einer talgartig festen Masse, welche die Poren verschließt. Es ist, als ob man einen Verschuß über eine Schlotmündung schieben würde. Und wird diesem allmählichen Verschließen der Poren nicht durch eine Abwaschung oder ein Bad geholfen, dann zwingt der Körper den Pennäler zum Reiben, damit er auf diese Weise das porenverschließende Hemmnis wieder entferne Neben den vorgenannten scheidet die Haut dann noch eine Menge anderer derartiger Stoffe aus, und sie alle führen fortwährend ihre Hexentänze auf in unsern Schulräumen; es sind richtige Heinzelwesen, unsichtbar und doch nicht transzendent und, im Gegensatz zu den Kobolden der Volkstradition, wirklich heimtückische Luftwesen! „Anthropotoxine“ nennt sie die heutige Wissenschaft; sie sitzen in den Wandporen und Fußbodenlücken, unerreichbar und unzerstörbar! Unsere älteren Schulsäle, namentlich die Silentiumsäle, sind bereits seit Generationen mit solchen Geruchsstoffen geschwängert! Denen kann kein Lüften mehr helfen! Wenn man wenigstens durch einen die Lichtverhältnisse mit berücksichtigenden Oelanstrich die Wandporen schliessen würde! In eine Wanne mit gebrauchtem Badewasser hineinzusteigen würde jeder sich bedanken; in unsern Schul- und Silentiumräumen aber müssen unsere jungen Leute Tag für Tag in ein solches „Badewasser“ steigen — mit ihren Lungen! Bei der Schulluftfrage ist die Staubfrage von jeher die Hauptfrage gewesen; dieselbe hat ja auch mehr oder weniger ihre praktische Lösung gefunden. Doch kann eine Luft leidlich staub- und keimfrei und dennoch grade mit diesen Imponderabilien übersättigt sein. Jedermann hat wohl schon die Erfahrung gemacht, wie leicht man in einem Eisenbahncoupé mit Polster-

sitzen und Polstern als Wandbekleidung dem Einschlafen verfällt, auch bei geöffnetem Fenster, wenn man ganz allein dasitzt und ohne Gespräch. In den Poren der Polster werden grade diese flüchtigen Säuren kapillar festgehalten und dann nach und nach an den Coupéraum abgegeben; auch die Raucher hinterlassen derartige Imponderabilien die Menge. Der Körper, wenn er hygienisch erzogen wurde und demzufolge reaktionstüchtig geblieben ist, antwortet auf all diese Außenreize mit dem Zustand einer leichten Narkose. Das ist eben die subtile Wirkung der Anthrotoxine! Natürlich spielt auch das „Wiegen“ der Eisenbahnwagen hier eine gewisse Rolle, aber in unsern Schulsälen nicht! Und wenn es in letzteren auch nicht zum Einschlafen kommt, jedenfalls stellt sich nach und nach ein gewisses Unbehagen ein, mehr unter- als oberbewusst, namentlich bei den geistig weniger leistungsfähigen und auch willensmutteren Elementen! Die Unaufmerksamkeit der Schüler, vorausgesetzt daß der Kursus selbst nicht zum Einschlummern provoziert, kann einfach ein Willensdefekt sein, ist aber wohl meistens mehr physiologischer Natur, ist der stumme Protest der jungen Körper gegen die verpestete Luft, ist Abwehr — Notwehr! Man denke sich nur daneben das seelensättigende Behagen, mit dem man die Luft im Freien atmet, namentlich nach einem Regenfall, oder in einem tiefen Walde, der ja praktisch genommen als staubfrei gelten kann. Natürlich hieße es Unmögliches verlangen, wollte man derart ideale Verhältnisse für unsere Schulräume postulieren. Und doch kann in der Beziehung nie zu viel geschehen, denn jedes hörperliche Unbehagen stört ein subtileres geistiges Arbeiten; vielleicht „schadet“ es nicht im gröberen Sinne des Wortes, aber es stört: es wirkt seelisch etwa so wie ein Fremdkörper, der uns ins Auge geflogen! Das Schulleben leidet schon so wie so an einer ausgesprochenen Unwirtschaftlichkeit. Das große Prinzip aller industrieller Unternehmen, mit einem Minimum an Arbeit ein Maximum an Resultaten zu erzielen, hat sich unsere Erziehungsanstalten erst halb erobert. Werden in diese Verhältnisse auch noch unnötige körperliche Hemmungen hineingetragen, muß das die Bilanz der Schulresultate noch mehr herunterdrücken! Wie können wir da helfen? Quibus auxiliis? — Da ließe sich vielleicht allerlei in Vorschlag bringen:

1° Regelmäßiges Lüften! Das klingt an und für sich ganz harmlos! Das regelmäßige Fensteröffnen muß aber etwas sein, das man nicht nur in Schrader oder Burgerstein gelernt hat, sondern etwas, das man jede Stunde auch wirklich tut oder tun läßt, nicht zuletzt der eigenen Lungen wegen! Viele tun es, manche tun es nicht! Die Methode ist einfach und ziemlich wirksam! Sehr viel wäre geholfen, wenn für jede Klasse wochenweise ein bestimmter Schüler vorgesehen wäre, der nach jeder Stunde dafür sorgen müßte, daß auf beiden Seiten die Fenster oder Fenster und Türe während der Pausen offen blieben, aber nicht nur das eine oder andere Mal, nicht etwa nur heute und dann morgen nicht mehr, sondern jeden Tag; und jeder müßte es aus Ueberzeugung tun, nicht nur um eines Müssens willen! Allerdings müßten Lehrende und Lernende dann auch einen vollwertigen Hygienekursus als Pflichtfach mit ins Leben nehmen können, in dem derartige Ueberzeugungen gesät und großgezogen werden!... Auch die Heizung kann im Winter stark ventilierend wirken, wenn Kolonnenöfen in Brauch sind; sie benötigen zu gleicher Zeit das sauberste Heizmaterial, allerdings nicht das billigste! Zentralheizungen aber, wie modern sie auch sein mögen, sollten als Schulheizung nie Verwendung finden, da sie nur nach starren Kalenderdaten und nicht den Temperaturbedürfnissen entsprechend funktionieren können, abgesehen von so manchen andern Uebelständen.. Oder die Säle müßten neben der Zentralheizung ihre Einzelöfen beibehalten dürfen für die Zeiten, wo die zentrale Feuerung still liegt und trotzdem für einzelne Tage oder Stunden ein Erwärmen der Zimmer notwendig wird. Doch das nur nebenbei! Das Ideal einer rationalen Lufterneuerung wäre natürlich eine Ventilationseinrichtung, die im Winter auch für ein leichtes Anwärmen der Zimmerluft sorgen würde; doch ist eine solche in alten Schulgebäuden nur sehr schwer einzubauen. Auch darf es keine Paradeeinrichtung sein, keine, die nicht funktioniert oder nur nach Laune! W. Born, ein Magdeburger Ingenieur, der sich ungemein viel um modern hygienische Fragen interessierte, hat bereits vor mehreren Jahrzehnten mit einem sehr einfachen System in Schul- und Krankenhäusern zwischen Decke und Fußboden eine Verminderung der Temperaturdifferenz bis zu

10° C und darunter erzielt, während die Zimmer ohne Ventilationseinrichtung bekanntlich zwischen Fussboden und Decke einen Temperaturunterschied von 8—10° aufweisen, wenigstens in hohen Räumen; das gibt kalte Füße und heissen Kopf. Dabei hat dieses System den Vorteil, dass die Luft sich erst nach dem Anwärmen im Zimmer verteilt und die Ventilation eine dauernde ist. Eine Wärmeverminderung findet trotz dieses Ventilierens nicht statt, und die Schuldiener benutzen charakteristischer Weise grade die Ventilation, um die Klasse rasch zu durchwärmen! Preis der Feuerung nach früheren Verhältnissen 10—15 Pfennige pro Tag und 100 Kubikmeter Raum bei steter Lufterneuerung! Und Arnold Rikli, der Begründer der atmosphärischen Kuren und der modernen Luft- und Sonnenbädanlagen erzählt, wie er in seiner Wohnung in Veldes (Oberkrain) sämtliche Außenmauern als Hohlmauern bauen liess, mit etwa 15 cm Distanz. Eingespernte Stillluft ist bekanntlich der wirksamste Wärmeisolator, so dass die Innenräume des Hauses im Winter warm und im Sommer kühl blieben. Ferner waren überall Doppelfenster angebracht, die bei uns als Luxus angesehen werden, die ich aber in Oesterreich in jeder Stadt und in jedem Dörfchen auch in der kleinsten Hütte gefunden. Mit Hilfe dieser Hohlmauern nun hat der Veldeser Hygieniker ein eigenes Ventilationssystem geschaffen, das derart tadellos funktioniert, dass einen beim Betreten der Räume ein ungemein behagliches Gefühl überkommt, das jedem fremden Besucher auffällt. Ein Schlafzimerdunst ist selbst bei geschlossenen Türen kaum wahrzunehmen und im Winter erfolgt immer nur ein ganz unbedeutendes Beschlagen der Fenster, obschon die Kälte oft ungemütlich wird, denn Veldes liegt noch tief im Gebiet der österreichischen Alpen. Das sind also Einrichtungen, die es ermöglichen, andauernd reine Luft in allen Zimmern zu haben. In hygienischer Beziehung herrschen noch sehr fühlbare Mängel in der Bautechnik, nicht etwa nur bei uns, und doch könnte grade für staatliche Anstalten, wo die Kosten viel weniger in Frage kommen, etwas wirklich Rationelles und Vorbildliches geleistet werden. An der hygienischen Einrichtung seiner Schulanstalten von unten bis oben sollte man die Kulturhöhe eines Volkes messen können.

20. Tägliche atemgymnastische Uebungen! Man ißt in 24 Stunden nur drei Mal, wenigstens sollte es so sein, man atmet aber in demselben Zeitraum mehr als 20000 Mal; man kann Tage und Wochen ohne Nahrung bleiben, ohne Luft nicht eine Minute! Das Atmen ist also eine ungemein wichtige Sache, und jedes Zuwenig muß in dieser Beziehung notgedrungen zu auffälligen Schädigungen führen. Das tägliche Schulbanksitzen zwingt unsere Jugend von den Primärschuljahren an zu einem fortwährenden Flachatmen, so dass die meisten Menschen heute von einem wirklichen Tiefatmen kaum mehr eine Ahnung haben; wenigstens sind die Schüler immer verblüfft, wenn man ihnen den Unterschied am Spirometer zeigt. Das jahrelange Schulsitzen muss also auch nach dieser Richtung hin zu einer dauernden Unterbilanz führen, die sich bei stärker disponierten Naturen in späteren Jahren zu einer Lungenbläschenverödung und zur Tuberkulose auswirken kann. Und nun kommt zu dem Flachatmen auch noch die qualitative Entwertung der Schulluft in dem früher besprochenen Sinne hinzu! An und für sich sind die Schäden natürlich gering, aber sie wirken durch ihre Summierung! Es ist sicherlich auch kein Zufall, dass grade die Kellner unter allen Gesellschaftsklassen die höchste Sterblichkeitsziffer aufweisen. Von einem Ueberarbeiten kann bei den Leuten doch wohl nicht die Rede sein, und ausgesprochene Potatoren sind sie doch auch nur zu einem sehr geringen Teile! Aber sie leben Tag für Tag und jahraus jahrein in einer mit Tabakrauch geschwängerten Luft! Da haben wir genau denselben Fall: eine fatale Summierung von an und für sich ganz harmlosen Schäden! Der Spießer sitzt in dieser Caféhausatmosphäre nur zeitweilig; er empfindet die schwach narkotische Wirkung, die auch den bestgelüfteten und vornehmsten unserer Restaurants eigen ist, eben nur als Behagen; aber der Kellner, der ihn bedient, muß es mit der Kürzung seines Lebens büßen. Die Anthrotoxine unserer Schulstuben aber wirken jedenfalls ebenso heimtückisch wie die Tabakdämpfe. Da wäre natürlich ein tägliches Tiefatmen das beste Gegenmittel! In den Pausen von 9 und 11 hätte sich jede Klasse sofort an bestimmter Stelle im Freien aufzustellen, „in Reih und Glied“, und dann die Uebungen vorzunehmen grade wie Turnübungen, mit oder

ohne „Atemstab“, auch im Winter; was man an Zeit verlieren würde, würde an Arbeitsqualität sicher wiedergewonnen! 5 Mal Tiefatmen in Nackenhaltung, 5 Mal in Seitenstellung nach links und 5 mal nach rechts, dann wäre die Sache erledigt und die Zeit für die andern kleinen Geschäfte frei. Freilich wäre das eine Frage der Disziplinierung und der Organisation! Für luxemburgische Verhältnisse scheinen das sehr überflüssige Sachen zu sein! Vielleicht haben wir indes jetzt von unsern fremden Gästen gelernt! Da herrscht auch kein Massendrill, aber Selbstdisziplin. Was hier in Vorschlag gebracht wird, müßte mit dem Prinzip der selfeducation als Grundlage seine bestmögliche Verwirklichung finden, das sich ja auch in den Kreisen unserer jungen Boyscoutanhänger ganz vorzüglich bewährt. Also ein tägliches Pflichtatmen unter Eigenführung der Schüler; jede Klasse würde ihren „Vorturner“ in Fühlungnahme mit ihrem Klassenlehrer auf Grund eines einfachen Wahlsystems bestimmen. Das alles würde keine Spielerei bleiben, sondern eine ernste hygienische Schulleistung werden mit wirklich greifbaren sozialen Nachwirkungen, wenn die Hygiene Pflichtfach wäre und Schulturnen und Körperpflege überhaupt eine ganz andere Würdigung fänden, als das bisher der Fall gewesen! Jedenfalls würden solche tägliche Uebungen hygienischer oder wenigstens ästhetischer wirken als die Spucknäpfe, die lange in unsern Schulsälen ein unbeobachtetes Dasein führten außer in den Fällen, wo übermütige Pennäler sie dazu benutzten, um Peter-silie und junge Bohnen darin aufzuziehen.

30 Regelmässige Hautpflege im Rahmen des Schulbetriebes selbst. Können es nicht Wannenbäder und im Sommer Flußbäder sein, dann wenigstens Schulbrausen in genügender Anzahl! Von Luft- und Sonnenbadanlagen darf man wohl noch nicht reden, sie sind den meisten vielleicht nicht einmal dem Namen nach bekannt, geschweige denn als Gesundbrunnen für schulsiech gewordene junge Menschen. Die „Gymnasien“ der alten Griechen faßten ihre Erziehungsaufgabe bei weitem nicht so einseitig auf wie wir. Wie heißt es bei Euripides: „Als vollkommenster Mann der Schöpfung gilt mir einer, der mit derselben Hand die Iphigenie schreibt und bei den olympischen Spielen sich die Siegeskrone aufs Haupt setzt.“ Die

Hellenen kannten noch nicht unsere Schulplage von heute und haben trotzdem die Welt erobert, wenigstens die Nachwelt bis auf unsere Tage! Für sie war die Hygiene des Leibès gleichwertig mit der Hygiene der Seele, und auch bei den alten Römern hiess es: *Mens sana in corpore sano!* Die Römer trieben in ihren Thermen eine höchst rationelle Haut- und Muskelpflege, und ihre Solarien waren genau das, was im gegenwärtigen Europa erst ganz allmählich wieder als Luft- und Sonnenbädanlagen Eingang und Verbreitung gefunden. Sicher hat es auch seine guten Gründe, dass in England z. B. 50% weniger Tuberkulöse zu finden sind als in den andern größern Ländern; da beherrscht das Leben in the open air das ganze Volk bereits von der Schule an. England und Amerika haben sicher nicht das „hochstehende“ Schulwesen unserer sonstigen Kulturländer und sind doch die führenden Mächte im wirtschaftlichen und politischen Leben der Völker; ihre Schulen erziehen fürs Leben und wachen auch allen Ernstes über die körperliche Erziehung der Jugend, die man ihnen anvertraut; im übrigen aber treiben sie mehr Willens- als Verstandeskultur! Wie drückt es H. Spencer aus: „Der Erfolg in der Welt hängt mehr von der Willensstärke als von der Gelehrsamkeit ab; der freie englische Knabe ist der Vater des freien englischen Mannes; ihr könnt diesen ohne jenen nicht haben; Überbildung aber ist stets verderblich!“ — Da liegt der wunde Punkt! Von einer bewussten Steigerung der Willensqualitäten im Rahmen des Schullebens ist bei uns überhaupt nie die Rede, und wenn man jemandem davon spricht, macht er Augen wie zwei Fragezeichen! Jedermann weiß, wie schwer es z. B. bei uns war, das Rauchverbot zu Fall zu bringen! Und doch hat von jeher eben dieser kleinliche Zwang grade die Schüler zum Rauchen verführt, die sonst vielleicht nie geraucht hätten. Würde sich das Verbot auf die Schulräume beschränken und im übrigen alles der Selbstdisziplin überlassen, stände es um die Hygiene des Rauchens wesentlich besser; allerdings müsste im Hygienekursus für eine überzeugende und nicht übertreibende Begründung der Frage gesorgt werden, wenn das Rauchen mit Erfolg als gesundheitsschädlich widerraten werden soll! Das alles sind Fragen, die auch in das Gebiet der Imponderabilien des

Schulbetriebes gehören! Und statt sich z. B. zu beklagen, dass die Sportsbummelei so gewaltig überhand genommen grade in unsern Schulkreisen, sollte man sich einmal der Mühe unterziehen, der Sache nach ihrer physiologischen und psychologischen Seite hin näher zu kommen. Jede Erscheinung, namentlich jede Neuerscheinung, die sich mehr oder weniger gewaltsam gegen die Erziehungsansichten der Vergangenheit stemmt, stellt die einfache Reaktion auf allmählich sich offenbarende Schäden eben dieser Vergangenheit dar. Beständen nicht überall Schulschäden, wäre der Schule von heute nie die vehemente Gegnerschaft einer Ellen Key und eines Ludwig Gurlitt entstanden, die jetzt mit der ganzen Wucht ihres Temperamentes Sturm laufen gegen Vergangenheit und Tradition! Wir haben es tatsächlich fertig gebracht, daß in unsern Schulen die Körper und die Seelen verkümmern statt dem Leben entgegen zu blühen, und daß die Schüler unsere Anstalten verlassen mit einem Gefühl der Befreiung und der Erlösung! Und dabei nehmen sie auch noch ein sehr fragmentarisches Wissen mit in ihre Karriere hinein! Würden sie weniger lernen, sie wüßten sicher mehr und würden leistungs- und aufnahmefähiger bleiben für die höheren Studien und fürs praktische Leben!.. Aber da sehe ich jemanden ganz ostentativ ein Gähnen unterdrücken... und ein anderer zitiert mir gar das längst verbrauchte *Nemo propheta...*! Also stop! And good bye! Ja, ja, diese Wolkengänger! — —

† Josef Robert.

Am 13. Oktober haben wir ihn der Mutter Erde wieder zurückgegeben, ihn, den kaum vierzigjährigen. In ihm verloren wir nicht nur einen Freund und Kollegen; ein Höherer ist von uns fortgegangen, einer von den wenigen, welche uns hinaufziehen in die oberen Gefilde der Menschheit. In unseren Tagen, wo Denken und Handeln so vielgliedrig geworden sind, daß es schwer wird, das Ganze zu überschauen, immer das Endziel zu fassen, wo mehr unruhiges Suchen als abgeklärte Ruhe in den Seelen wohnt, schritt Josef Robert aufrecht und selbstbewußt durch unsere Reihen, eine geschlossene, zentrierte Persönlichkeit, zielbewußt und willensstark.

Sein Schaffen war ein unermüdetes Streben, die Welt in ihrem unendlich reichen Geschehen zu erfassen und sich ein Weltbild aus den Einzelkenntnissen herauszuarbeiten. Sein ganzes Denken und Wirken stellte er uneingeschränkt, frei von jeder utilitaristischen Unterströmung, in den Dienst dieser Aufgabe. Die Kraft suchte er nicht nach außen in der Menschen und Dinge Gunst; er schöpfte sie in seinem Innern, in einem prachtvollen Idealismus. Dieser Idealismus erfüllte nicht nur sein ganzes Wesen, er überstrahlte die um ihn waren und zog sie in seinen Bann. Er war das Erbstück seiner Familie, einer jener bescheidenen Lehrerfamilien, wie sie in unserm Lande, Gott sei Dank, so tätig sind, wahre Herde des Guten und Edlen; Pflanzstätten des schönsten Familienlebens, der bescheidenen Opferfreude, welche die Volksschule befruchtet, und von da aus die entkräfteten sogenannten Oberschichten wieder verjüngt.

Als Robert vom Gymnasium fortging und sich zum Lebenskampfe anschickte, überwand er mit sicherem Griff die Schwierigkeiten, die sich ihm entgegenstellten, und steuerte, trotz der wenig heitern Aussichten, auf das ideale Ziel der Jugendbildung zu. Er kam zur Hochschule in einer Zeit, wo das geistige Leben, aus wissenschaftlicher Forschung neugeboren, seine höchsten Wogen warf.

Bis gegen Ende des neunzehnten Jahrhunderts hatte die Naturforschung sich damit begnügt, die Erscheinungen zu beobachten und ihre Gesetze in klare Formen zu prägen. Auf diesem Wege war sie zu festen, unumstößlichen Wahrheiten gelangt; in immer höherstrebender Verallgemeinerung hatte sie in den Gesetzen der Energie und der Evolution die ganze Welt umfaßt. Von dieser Grundlage aus nahmen die Naturforscher selbständig das Studium der letzten Fragen der menschlichen Erkenntnis, welche von jeher die Philosophen beschäftigt haben, in Angriff. Der Fortschritt in der Methode war gewaltig, auch die Resultate schienen auf ewig gesichert, bis die moderne Erkenntniskritik die Dogmen dieser Naturphilosophie zerpfückt hat.

Josef Robert hatte die neue Weltanschauung mit Begeisterung aufgenommen und selbständig weitergeführt. Aber er überließ sich der mächtigen Strömung nur mit der Vorsicht des suchenden, ernsten Geistes. Er blieb fest auf dem Boden der

nüchternen Erfahrung und ließ das allgemeine, das philosophisch abstrahierende sich selbst auskristallisieren. Wie auflösend auch die moderne Kritik die Resultate der Naturphilosophie analysieren mochte, Robert hielt immer fest an dem Glauben, daß die Wissenschaft durch gefühlsfreie, voraussetzungslose Beobachtung des Tatsächlichen und kritische Sichtung des einmalgewonnenen Stoffes zu einer objektiven, ewig gültigen Erkenntnis des Naturgeschehens gelangen müßte. Die Schuld an allen Verirrungen liege in der Unvollkommenheit unserer Beobachtungen, in der Einmischung unsers Gefühlslebens bei der gedanklichen Verarbeitung des angehäuften Tatsachenmaterials.

In dieser Richtung suchte er Läuterung des Geistes und Stärkung der Methodik. Er bedurfte dies umso mehr, als er zum Ausgangspunkte seines persönlichen Werdeganges gerade die geologische Wissenschaft gewählt hatte, welche auf Schritt und Tritt die grossen Fragen über Entstehung und Werden des Weltalls und des Lebens, über die letzten Endziele aufstellt. Obschon zweifelsohne die Lösung dieser Fragen auch Josef Robert als die Aufgabe der geologischen Forschung immer vor Augen schwebte, so beschränkte er sich doch in seinen persönlichen Leistungen auf Detailarbeit. Für den Augenblick konnte die Geologie in seinen Augen nur auf diesem Wege wertvolle Beiträge liefern, die Geologie war für ihn noch eine beschreibende Wissenschaft.

Als Arbeitsfeld bot sich ihm naturgemäß unser kleines Vaterland dar, das besonders in seinen Ardennen einen wunder-vollen Formenreichtum aufweist. Bis dahin war die Geologie unsers Landes, wie Robert in seiner geschichtlichen Einleitung zur „Geologie und Tektonik der luxemburger Ardennen“ erklärt, fast ausschließlich von ausländischen Gelehrten behandelt worden; von belgischen als Fortsetzung der belgischen und nordfranzö-sischen Ardennen, von deutschen im Zusammenhang mit den Formationen des rheinischen Schiefergebirges. Diese Gelehrten beschrieben die Geologie unsers Landes gleichsam durch Extra-polation; nur die wenigsten hatten unser Land bereist und dann höchstens für einige Wochen. Zwar hat es nicht an inländischen Vorläufern gefehlt, und wenn sie auch nicht gerade Fachgelehrte strenger Observanz waren, hatten sie doch manches Dauernde

und Nützliche geleistet. Die geologischen Karten, wie sie aus den Arbeiten von Dumont und Wics, und später von Gosselet und seinen Nachfolgern entworfen worden waren, lieferten die grossen Linien der Technik unserer Ardennen.

Mit Josef Robert setzt eine neue Schule ein. „Was vor allem nottut“ schreibt er, „das ist eine peinlich genaue Untersuchung aller Aufschlüsse, welche irgendwie zugänglich sind . . . Wenn einmal alle jetzt vorhandenen Aufschlüsse untersucht, und die Resultate dieser Untersuchung auf einer Karte niedergelegt sein werden, dann, *aber auch dann erst*, wird eine feste, unerschütterliche Basis gewonnen sein, auf welcher Fragen von höchstem wissenschaftlichen Interesse und größter Aktualität, die da sind: Mechanismus der Gebirgsbildung, Mächtigkeit der einzelnen Stufen, ursprüngliche Höhe des Gebirges usw. mit großer Aussicht auf definitiven Erfolg diskutiert werden können.“ Diese Zeilen kennzeichnen den Geist der Robertschen Tätigkeit: Zahlentabellen von Messungen an Ort und Stelle: Messungen von Einfallswinkeln und Einfallrichtungen, von Schieferungswinkeln, Schieferungsrichtungen und Streichrichtungen.

Nebenher hat Robert auf seinen wissenschaftlichen Ausflügen gesammelt und durchstudiert, was sich auf allen Gebieten Lehrreiches bot: so besonders pflanzenzoologische Formen. Ferner verdanken wir ihm die Feststellung der charakteristischen meteorologischen Größen für Diekirch: Die tägliche Regenmenge, die Schwankungen des Thermometer- und Barometerstandes usw. Um seine wissenschaftliche Leistungsfähigkeit zu vertiefen und auszudehnen, mußte Robert Schüler und freiwillige Helfer aufsuchen, um alle Teile des Landes nach derselben Methode in derselben Zeit zu durchforschen. Diese Helfer aber mußten zuerst herangebildet werden, damit ihre Angaben wissenschaftliches Vertrauen verdienen können, denn der gute Wille und die Liebe zur Sache allein reichen nicht aus. Der Schwierigkeit dieser Aufgabe war sich Robert wohl bewußt; ihr widmete er auch einen großen Teil seiner Arbeit. So wurde er zum Popularisator der geologischen Wissenschaft. Zunächst wurden alle seine Schüler zu seinen Freunden und Gehülften, des weitern suchte er im Lehrkörper der Volksschule freiwillige Mitarbeiter. In Vorträgen und auf Ausflügen wurden dieselben praktisch

ausgebildet. Auf den Ausflügen, die unter seiner Leitung stattfanden, erhielten alle Teilnehmer von ihm selbstangefertigte Skizzen als Unterlage für ihre Beobachtungen. In den Erklärungen, welche er noch meistens in den Veröffentlichungen des Vereins „Luxemburger Naturfreunde“ niederlegte, suchte er sie nach und nach zu selbständiger Beobachtung und Urteilsbildung anzuregen.

Ähnlich wirkte er in der Schule. Den Wissensdurst der Jüngeren befriedigte er durch Darbietung eines reichen Sammelmaterials, die Reifern erfreute er durch seine klare Gliederung des erworbenen Erfahrungsstoffes. Nur selten ließ er sich in das schleierhafte Gebiet der Theorien hinreißen. Er beschränkte sich darauf die Problemstellung in klaren Worten herauszuarbeiten und überließ es jedem, nach der Lösung weiter zu suchen. Aber je grösser die Zurückhaltung, desto tiefer war die Wirkung, desto begeisterter der Nachhall in den jungen Seelen.

Derselbe Geist durchwehte sein Verhalten gegenüber den Mitmenschen über die Schule hinaus. Alle waren ihm zunächst Objekt der Beobachtung und lieferten einen Teil zum großen Weltbilde. Was er mit der Methode der Naturwissenschaften nicht fassen konnte, das bestand nicht für ihn. Die überlieferten Gefühlswerte unterwarf er einer kritischen Analyse, wohl nicht um sie zu zerstören, sondern um ein für allemal klare Einsicht in ihren Inhalt zu gewinnen. So kam es oft, daß er im Kreise seiner Freunde widerspruchsvolle Behauptungen aufstellte und sie gegen alle Einwendungen mit ebenso paradoxalen Argumenten stützte.

Das naturwissenschaftliche Denken war so innig mit Robert verwachsen, daß er hoffte, aus ihm heraus eine praktische Lebensphilosophie gestalten zu können. Wir lesen in seinem Aufsatz über „die Kraft“, der erst nach seinem Tode erschienen ist, folgende Zeilen, die ganz den Geist Ostwaldscher Naturphilosophie atmen.

„Wenn wir sehen, wie das, was wir Kraft nennen, den Grund und die Ursache von allem Geschehen bildet, wie alles, was uns umgibt und erfreut, auf Kraftumwandlung zurückzuführen ist, wie in Natur und Technik bloß das existenzberechtigt ist, was Kraft entfaltet, und wenn wir dann fühlen, daß in unsern

Muskeln und Nerven, in unserem Gehirn, daß in unserem Willen auch eine gewaltige Kraft, eine fast grenzenlose Arbeitsmöglichkeit schlummert, — dann geht uns auf einmal die neue Einsicht auf, daß der innere, der wahre Wert des Menschen zum großen Teil an dem Maß seiner Energie-Entwicklung, seiner Kraftumsetzung gemessen werden muß; daß bloß *der* Mensch existenzberechtigt ist, der durch seine Energieumwandlungen sich würdig dem Naturganzen einfügt, das ganz auf dem Prinzip der Energie und der Arbeit ruht. Ein Mensch, der die ihm von der Natur verliehenen Energiegaben, d. h. Arbeitsmöglichkeiten, nicht in Arbeit umsetzt, der ist nicht nur ein überflüssiges, sondern ein schädliches Rad im Getriebe der Welt, eine tote Last. Wer sich dem obersten aller Gesetze, dem Gesetz der Arbeit, zu entziehen sucht, der verliert damit den energetischen Zusammenhang mit dem Universum, das ihn geboren hat: er wird zur moralischen Totgeburt.“

Das sind schöne, edle, hohe Worte, ein ganzes pädagogisches Programm, eine voluntaristische Entwicklung zur höchsten Lebens- und Arbeitsleistung. Aber eins wolle man nicht übersehen: das ist nicht mehr physikalische Energetik aufs Psychologische angewandt. Der optimistische, lebensbejahende Geist dieser Zeilen quillt aus Roberts eigenem Wesen. Es ist auch besser so, wie er es aussprach, weil man nur auf diesem Wege höher aufsteigen kann. Psychologischer Energetismus, das wäre eben eine Totgeburt.

Wie weit sich Robert noch weiterhin nach der naturphilosophischen Richtung entwickelt hätte, wer weiß es? Sein Schaffen war auf so breiter und gesunder Basis aufgebaut. Aber ein jäher Tod hat seine Denkarbeit abgebrochen. Vielleicht war sein Weltbild in seiner Seele bereits fertig. Fast möchte es so scheinen, wenn man die letzten Worte bedenkt, mit denen er von den Seinen Abschied nahm, Worte edelster Resignation und innerlichen Freiseins: Trauert nicht um mich, und sagt auch meinen Freunden, sie möchten nicht um mich trauern. Ich sterbe ohne Bedauern, denn ich fühle mein Lebensziel erreicht; ich habe dem Leben abgenommen, was es mir unter den Verhältnissen, unter denen ich geboren ward, geben konnte.

N. LANNERS.

Liste des membres de l'Association*) (Janvier 1919).

No. d'ordre	Noms et prénoms	Qualité, établissements d'enseignement
1	<i>Ahnen Henri</i>	Directeur du Lycée de jeunes filles, Luxembg.
2	<i>Becher Charles</i>	professeur au Gymnase, Echternach.
3	<i>Bisenius Eugène</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
4	<i>Braunshausen N.</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
5	<i>de Colnet Fr.</i>	docteur en sciences phys. et math; chambellan-secrétaire de S. A. R. la Grande-Duchesse.
6	<i>Comes Isidore</i>	professeur au Gymnase, Echternach.
7	<i>Dupong J.-P.</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
8	<i>Ensch J.-Bapt.</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
9	<i>Erpelding J.-P.</i>	„ „ „ Diekirch.
10	<i>Esch Mathias</i>	„ au Lycée de jeunes filles, Luxembg.
11	<i>Eveu François</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
12	<i>Faber Gustave</i>	directeur à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
13	<i>Faber J.-Pierre</i>	professeur à „ „ „
14	<i>Feltes Jean</i>	„ „ „ „
15	<i>Glaesener Michel</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
16	<i>Goerend Jean</i>	„ à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
17	<i>Goergen Guill.</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
18	<i>Greisch Joseph</i>	„ à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
19	<i>Hansen Joseph</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
20	<i>Hansen Michel</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
21	<i>Hein Nicolas</i>	„ „ „ „
22	<i>Heirens Nicolas</i>	„ „ ind., Esch s. l'Alz.
23	<i>Heß Joseph</i>	„ au Gymnase, Echternach.
24	<i>Heuertz Félix</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
25	<i>Hoffmann Phil.</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
26	<i>Kapp Théodore</i>	„ à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
27	<i>Karels Jean</i>	„ honoraire, Luxembourg.
28	<i>Karp Martin</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
29	<i>Kasel Albert</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
30	<i>Kaß Mathias</i>	„ au Gymnase, Diekirch.
31	<i>Kauder J.-Pierre</i>	directeur au Gymnase, Echternach.

D'après la première liste, publiée dans le Journal No. 1, il y avait en 1905: 80 membres; en 1909 le nombre s'éleva à 94, puis à 97 en 1916 (v. le Journal No. 11), pour atteindre le chiffre de 103 à la fin de l'année 1918.

No. d'ordre	Noms et prénoms	Qualité, établissements d'enseignement
32	<i>Kayser Jacques</i>	professeur à l'Ecole normale, Luxembourg.
33	<i>Keiffer Jules</i>	inspect. principal de l'enseignement prim., Luxbg.
34	<i>Klaeß Pierre</i>	professeur au Gymnase, Echternach.
35	<i>Klein J.-Edmond</i>	„ „ Luxembourg.
36	<i>Koetz Aloyse</i>	„ à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
37	<i>Koppes Jean</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
38	<i>Kowalsky Emile</i>	„ „ Diekirch.
39	<i>Kratzenberg Dam.</i>	„ „ Echternach.
40	<i>Kreins Michel</i>	„ à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
41	<i>Kremer J.-Pierre</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
42	<i>Lanners Nicolas</i>	„ „ Echternach.
43	<i>Limpach Jean</i>	„ „ Echternach.
44	<i>Maïlliet Pierre</i>	précepteur à la Cour Grand-ducale.
45	<i>Manternach Fr.</i>	directeur au Gymnase, Luxembourg.
46	<i>Manternach J.P.</i>	professeur à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
47	<i>Margue Nicolas</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
48	<i>Medinger Paul</i>	„ au Lycée de jeunes filles, Luxembg.
49	<i>Meyers Jos.</i>	„ au Gymnase, „
50	<i>Merten Joseph</i>	„ „ Diekirch.
51	<i>Michels Michel</i>	„ à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
52	<i>Mohrmann Robert</i>	„ „ ind. et com., Luxembourg.
53	<i>Neiers Nicolas</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
54	<i>Nickels Nicolas</i>	directeur délégué au Lycée de j. filles, Esch s. l'Alz.
55	<i>Noesen Jacques</i>	professeur „ „
56	<i>Ollinger Camille</i>	„ au Gymnase, Diekirch.
57	<i>Oster Auguste</i>	„ au Lycée de jeunes filles, Luxembg.
58	<i>Oster Edouard</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
59	<i>Ourth Félix</i>	„ au Lycée de jeunes filles, Esch s. l'Alz.
60	<i>Palgen Nicolas</i>	„ au Gymnase, Echternach.
61	<i>Petry Henri</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
62	<i>Pfeiffer Jean</i>	„ „ „ Esch s. l'Alz.
63	<i>Pierret Edouard</i>	„ à l'Ecole normale, Luxembourg.
64	<i>Pletschette Denis</i>	directeur au Gymnase, Diekirch.
65	<i>Rausch Victor</i>	professeur au Gymnase, Luxembourg.
66	<i>Reuland Michel</i>	„ „ Echternach.
67	<i>Reuter Pierre</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
68	<i>Ries Nicolas</i>	„ „ „ „
69	<i>Rippinger Fr.</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
70	<i>Roeder Jean</i>	„ à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
71	<i>Schlottert Nic.</i>	directeur à l'Ecole normale, Luxembourg.
72	<i>Schmit Mathias</i>	professeur au Gymnase, Luxembourg.
73	<i>Schmit Nicolas</i>	„ „ „

No. d'ordre	Noms et prénoms	Qualité, établissements d'enseignement
74	<i>Schmit Jean-Franc.</i>	professeur à l'Ecole ind., Esch s. l'Alz.
75	<i>Schmitz Joseph</i>	„ au Gymnase, Diekirch.
76	<i>Schroeder Emile</i>	„ „ Luxembourg.
77	<i>Selm Gustave</i>	„ „ Echternach.
78	<i>Simmer Louis</i>	„ -attaché au Gouvernement, Luxembg.
79	<i>Simmer Nicolas</i>	inspecteur d'écoles primaires, Luxembourg.
80	<i>Soisson Guill.</i>	professeur à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
81	<i>Speller Nicolas</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
82	<i>Steffes Pierre</i>	„ au Gymnase, Diekirch.
83	<i>Stein Antoine</i>	„ au Lycée de jeunes filles, Esch s. l'Alz.
84	<i>Strock Joseph</i>	maître de dessin à l'Ecole ind. et com., Luxbg.
85	<i>Stumper Oscar</i>	professeur au Gymnase, Luxembourg.
86	<i>Thill J.-Pierre</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
87	<i>Thomé Jean</i>	„ au Gymnase, Luxembourg.
88	<i>Thyes André</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
89	<i>Thyes Eugène</i>	„ au Lycée de jeunes filles, Luxembg.
90	<i>Tockert Joseph</i>	„ au Gymnase, „
91	<i>Tresch Mathias</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
92	<i>Wagener Joseph</i>	conseiller de Gouvernement, „
93	<i>Wagner Alph.</i>	professeur à l'Ecole ind. et com., „
94	<i>Weinachter Pierre</i>	„ au Gymnase, Echternach.
95	<i>Weiwes Guill.</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
96	<i>van Werveke Aug.</i>	maître de dessin au Gymnasé, „
97	<i>van Werveke Nic.</i>	professeur honoraire, „
98	<i>Welter Nicolas</i>	directeur général de l'Instruction publ., Luxbg.
99	<i>Wilhelm Jules</i>	professeur au Gymnase, Luxembourg.
100	<i>Wirion Auguste</i>	maître de dessin au Gymnase, Echternach.
101	<i>Wirion Edmond</i>	professeur au Gymnase, Diekirch.
102	<i>Wolter Nicolas</i>	„ à l'Ecole ind. et com., Luxembourg.
103	<i>Ecker Auguste</i>	„ au Gymnase, Diekirch.

Chronique de l'Association.

La question de la revision des traitements et pensions a occupé, à différentes reprises, le comité de l'Association générale des fonctionnaires.

Nous apprenons que la *Commission spéciale*, instituée par arrêté du 13 nov. 1917 pour l'étude des réformes à introduire dans la législation sur les traitements et les pensions des fonctionnaires

et employés de l'Etat est composée de MM. A. Rodange, G. Leidenbach, J.-N. Eiffes, N. Braunshausen, J. Knepper, N. Hohengarten et J. Kalbfleisch; elle a élaboré sur les bases de 1913 le projet de loi suivant:

Traitements.

Art. 1^{er}. — Les traitements des fonctionnaires et employés de l'Etat, tels qu'ils sont fixés par la loi du 29 juillet 1913, sont augmentés d'une somme fixe de *mille* francs et d'une somme variable de 15^o/_o du taux maximum actuel.

Indemnité de résidence.

Art. 2. — En dehors de leur traitement, les fonctionnaires et employés de l'Etat jouiront, à titre d'indemnité de résidence, d'un supplément dont le montant sera de 5, 4, 3, 2 ou 1 pour cent du traitement maximum nouveau, suivant que leur résidence officielle se trouve dans l'une ou l'autre des localités désignées sub A, B, C, D ou E du tableau annexé à la présente loi.

Ce tableau est susceptible de revision tous les cinq ans par voie de règlement d'administration publique.

L'indemnité de résidence ne compte pas pour la pension.

Cumuls.

Art. 3. — L'alinéa 6 de l'art. 9 de la loi du 29 juillet 1913 est abrogé.

Force armée et cantonniers.

Art. 4. — Les dispositions qui précèdent sont applicables aux membres de la gendarmerie, aux sous-officiers de la compagnie des volontaires ainsi qu'aux cantonniers de l'Etat.

L'augmentation de la solde des caporaux et hommes de la compagnie des volontaires sera fixée par arrêté grand-ducal.

Pensions.

Art. 5. — L'art. 8 de la loi générale sur les pensions du 16 janvier 1863, modifié par l'art. 2 de la loi du 28 mars 1899 et par l'art. 24, alinéa 1^{er} de celle du 29 juillet 1913, est remplacé par les dispositions suivantes:

La pension est fixée au tiers du traitement dont l'ayant droit a joui au moment de la cessation des fonctions.

Lorsque la computation du temps de service comprend au moins dix années, la pension s'accroît d'un soixantième — et pour les institutrices laïques d'un cinquantième — du même traitement

pour chaque année de service au delà de dix, sans pouvoir dépasser les cinq sixièmes du traitement.

En aucun cas, la pension ne pourra être liquidée sur un traitement supérieur au taux maximum des traitements du groupe XXI de la loi du 29 juillet 1913; à l'égard des comptables elle ne pourra être basée sur un chiffre supérieur au taux maximum des traitements du groupe Xa.

Pensions des veuves.

Art. 6. — L'art. 12 n° 1 de la loi du 16 janvier 1863 et l'art. 3 de la loi du 28 mars 1899 sont modifiés comme suit:

A droit à la pension:

1^o La veuve du fonctionnaire pensionné, pourvu que le mariage ait eu lieu *au moins deux ans* avant la mise à la retraite du mari et, quelle que soit la durée du mariage, si un enfant en est issu ou si la mise à la retraite du mari a été amenée par un **des accidents prévus** à l'art. 1^{er} n° 4 de la loi du 16 janvier 1863, modifiée par celle du 1^{er} avril 1885.

2^o La veuve du fonctionnaire décédé après cinq ans de service, si le mariage a eu lieu *deux ans au moins* avant le décès du mari ou si un enfant est issu du mariage.

Trimestre de faveur.

Art. 7. — L'art. 14, alinéa 3 de la loi du 8 mai 1872 modifié par l'art. 25 de la loi du 29 juillet 1913, ainsi que l'art. 39, alinéa 4 de la loi du 16 janvier 1863, sont remplacés par la disposition suivante:

Dans le cas de mise à la retraite et dans le cas de décès d'un fonctionnaire en activité ou pensionné, une somme égale au traitement ou à la pension de trois mois sera payée encore après la mise à la retraite ou le décès. A défaut d'une veuve, le Gouvernement désignera le bénéficiaire de cette allocation.

Retenues.

Art. 8. — Les retenues pour la pension sont supprimées.

Cette disposition ne s'applique pas aux retenues pour rachat d'années de service antérieures à la présente loi.

Limite d'âge.

Art. 9. — Par dérogation à l'art. 24 de la loi du 8 mai 1872, sur les droits et devoirs des fonctionnaires, et à l'art. 178 de la

loi du 18 février 1885 sur l'organisation judiciaire, la limite d'âge des fonctionnaires de tout ordre est fixée à 65 ans accomplis.

Toutefois, l'application de cette limite sera différée de manière que la limite actuelle de 72 ans se réduira chaque année d'une unité à partir de l'année qui suivra l'entrée en vigueur de la présente loi.

L'art. 2 de la loi du 1^{er} avril 1885 et l'art. 193 de la loi du 18 février 1885 sont modifiés comme suit:

Le fonctionnaire mis à la retraite pour cause de limite d'âge, s'il a trente années de service, a droit à une pension égale aux cinq sixièmes du dernier traitement, sauf toutefois le maximum prévu à l'art. 5 de la présente loi; s'il n'a pas trente années de service, sa pension sera diminuée d'un trentième pour chaque année qui manquera pour parfaire ce nombre.

La pension des membres du Gouvernement sera liquidée d'après les mêmes bases, s'ils ont l'âge de soixante-cinq ans accomplis.

Années de service.

Art. 10. — Les années passées au service de l'Etat avant l'âge de 18 ans accomplis ne comptent pas pour la pension.

Mise en vigueur de la loi.

Art. 11. — La présente loi sortira ses effets à partir du 1^{er} janvier 1919.

Premier crédit budgétaire.

Art. 12. — Aux fins d'exécution de la présente loi, un crédit global de 3.100.000 fr. est inscrit au budget de 1919, section 53, art. 321, avec le libellé suivant: «Dépenses résultant de l'exécution de la loi du, en ce qui concerne les traitements et l'indemnité de résidence des fonctionnaires et employés de l'Etat, la solde des gendarmes et des volontaires ainsi que les salaires des cantonniers. (Crédit non limitatif)»

ANNEXE I.

L'augmentation sera proportionnellement plus forte en bas qu'en haut.

Augmentation: 1000 + 15% du traitement maximum actuel (sans indemnité de résidence).

	Traitements actuels.	Majoration.	en %
Groupe I	1500—2550	1382,5	54,19
— II	1650—2750	1412,5	
— III	2000—3050	1457,5	
— IV	2300—3350	1502,5	
— V	3000—4000	1600	40
— VI	3200—4450	1667,5	
— VII	3300—4800	1720	
— VIII	3500—5000	1750	35
— IX	4000—5250	1787,5	
— X	4250—5750	1862,5	
— XI	4700—5900	1885	
— XII	4000—6100	1915	31,39
— XIII	5200—6400	1960	
— XIV	5400—6600	1990	
— XV	5300—6800	2020	
— XVI	6000—7300	2095	28,7
— XVII	6200—7600	2140	
— XVIII	6200—7800	2170	27,8
— XIX	6800—8000	2200	
— XX	7800—9000	2350	26
— XXI	12.000	2800	
— XXII	15.000	3250	21,66

Ce projet a été présenté au Gouvernement et aux différents partis de la Chambre où il a trouvé un accueil sympathique. Malheureusement la motion a été remise en question par les événements politiques qui occupent le premier plan,

* * *

II. Il est instructif de comparer aux traitements actuels des professeurs *les traitements actuels* du personnel enseignant *primaire* tels que les renseigne „l'Organisation“ de la Ville de Luxembourg pour l'année 1918—19.

Sur les 30 instituteurs (nous faisons abstraction des institutrices) 18, c. a. d. les $\frac{3}{5}$, ont un traitement variant entre 5000 et 5775 francs; 11 ont plus de 5600 frs. La plupart ont le brevet du 2^e rang, l'un ou l'autre celui du 3^e. Il paraît qu'à Esch s. A. et autres localités les conditions sont encore plus avantageuses.

Il n'entre, avons-nous besoin de le dire, nul sentiment de malveillance de notre part dans cette simple constatation. Au con-

traire, nous sommes heureux de voir que, grâce a leur tenacité, nos collègues du primaire ont obtenu une amélioration de leur situation qui est pour nous un gage et une promesse.

Si après 4 ans d'études moyennes et à l'âge où ils deviennent majeurs les membres de l'enseignement primaire voient s'ouvrir devant eux une perspective si encourageante, il va de soi que le législateur ne saurait marchander quand il s'agira des maîtres de l'enseignement moyen et supérieur du pays qui entrent 7 ans plus tard qu'eux dans la carrière, avec un bagage littéraire ou scientifique qui a coûté incomparablement plus d'efforts et de dépenses. C'est dire que nous attendons avec une entière confiance la réparation qui nous est due dans l'hierarchie des fonctionnaires de l'Etat.

* * *

III. Nous lisons dans les Journaux allemands (avant la Révolution allemande):

Neue Amtsbezeichnung für Oberlehrer.

Durch einen Erlaß des Unterrichtsministers werden der «Germania» zufolge für die preußischen Oberlehrer neue Amtsbezeichnungen eingeführt. Die Kandidaten des höheren Lehramts und die wissenschaftlichen Hilfslehrer führen fortan den bei den Justiz-, Berg-, Forst- und Postbehörden üblichen Referendar- und Assessor-Titel. Die geprüften Philologen also, die ihr Seminar und Probejahr durchmachen, werden jetzt als «Studienreferendare», die wissenschaftlichen Hilfslehrer als «Studienassessoren» bezeichnet. Die Oberlehrer-Titel bleiben, dagegen werden die älteren Oberlehrer nicht mehr zu Professoren, sondern zu «Studienräten» ernannt. Ältere Professoren und Schulleiter werden, wie bisher, auch weiter den Titel «Geh. Studienrat» erhalten, während der Professorentitel nur ausnahmsweise für besondere wissenschaftliche Leistungen an Angehörige des Oberlehrerstandes verliehen werden wird.

(Wie der Berliner Lokalanzeiger indes erfährt, sind solche Erwägungen bis zu einem fertigen Erlaß noch nicht gediehen.)

In Verfolg der kürzlich erschienenen Prüfungsordnung für das höhere Lehramt, die ein zweites Examen am Schluss des praktischen Vorbereitungsjahres vorsieht, hat der preußische Unterrichtsminister verfügt, dass einige neue Amtsbezeichnungen für Philologen eingeführt werden: Die im Vorbereitungsdienst stehen-

den Anwärter für das höhere Lehramt heißen künftig *Studienreferendare*, nach Erlangung der Anstellungsfähigkeit führen sie den Namen *Studienassessoren*. Die eingeführte Amtsbezeichnung entspricht der in fast allen Zweigen der Staatsverwaltung üblichen: es treten also nun neben die Regierungs-, Forst-, Berg- und Postreferendare und -Assessoren die Studienreferendare und -Assessoren.

Weiter wurde verfügt, dass die Oberlehrer der dem Minister der geistlichen und Unterrichtsangelegenheiten unterstellten höheren Lehranstalten, sofern sie eine zwölfjährige Dienstzeit von der Beendigung des Vorbereitungsdienstes ab zurückgelegt haben, zur Verleihung des Charakters als *Studienrat* mit dem persönlichen Rang der Räte vierter Klasse vorgeschlagen werden können;

den bisherigen charakterisierten Professoren an den höheren Lehranstalten an Stelle des Charakters als Professor der Charakter als Studienrat mit dem persönlichen Rang der Räte vierter Klasse beigelegt wird;

zur Verleihung des Charakters als Geheimer Studienrat fortan neben den Direktoren in geeigneten Fällen auch ältere besonders bewährte Studienräte vorgeschlagen werden können.

IV. *Le fonctionnarisme doit être modernisé.*

Remarque: Le traitement et le recrutement des fonctionnaires préoccupe également nos voisins. Voici un article de fond, extrait du grand journal „l'Information“, où la question se pose tout comme chez nous.

Rappelons, pour l'anachronisme, ce que nous avons publié p. ex. sur l'ordre des préséances.

Si multiple que soit l'œuvre de reconstitution nationale qui s'impose à notre volonté, elle ne doit pas nous faire oublier le problème qui se posait déjà d'une façon pressante avant la guerre: l'instauration sur des bases nouvelles des services administratifs du pays; nécessité absolue, inéluctable de les moderniser.

La crise du fonctionnarisme n'est pas née, en effet, de la tourmente des quatre dernières années.

Elle date de loin: Balzac, il y a quatre-vingts ans, en avait décrit les symptômes avec sa pénétration générale. Mais, depuis

le commencement de ce siècle, elle empoisonnait littéralement la vie publique.

Le pays était mécontent de ses fonctionnaires, les fonctionnaires étaient mécontents de leur situation.

Mille projets s'entre-croisaient, dont nul ne pouvait aboutir. La solution n'intervenant pas, le grand public se consolait par des épigrammes et les fonctionnaires par des congrès. Mais l'heure est venue où les plus spirituelles railleries sur M. Lebureau ont épuisé leur saveur. Il faut agir, c. a. d. ayant reconnu le mal, lui appliquer des remèdes héroïques.

La bonne volonté personnelle du plus grand nombre des fonctionnaires est hors de cause. Chacun de ceux qui occupent un rang élevé ou inférieur, dans la hiérarchie bureaucratique, accomplit à son échelon la tâche qui lui est assignée de l'échelon supérieur.

Tous, directeurs, préfets, hauts magistrats, commis, expéditionnaires, garçons de bureau, sont ligotés dans les lois et règlements qui déterminent leurs devoirs. Et ces devoirs, en quelque sorte machinaux, pour lesquels, du moins, leur initiative est réduite au minimum et leur responsabilité au néant, ils les remplissent, en général, avec une probité et une application minutieuse.

Si, donc, le rendement est médiocre et souvent négatif, c'est surtout parce que ces lois et ces règlements ne répondent plus aux conditions de la vie.

Il faut donc, avant de s'attaquer aux hommes, réformer les institutions.

Notre organisation administrative est anachronique.

Le monde s'est transformé depuis un siècle, politiquement, socialement, économiquement. L'Administration n'a pas bougé. Un directeur général du Premier Empire, un intendant de l'ancien régime, si, par quelque prestige, ils étaient rappelés à la vie, pourraient de plain-pied, sans préparation, en s'asseyant dans leurs fauteuils, devant un de ces «bureaux de Colbert», ornement et symbole immuables de nos palais officiels, reprendre, au point où ils l'avaient laissée, la besogne interrompue par la mort. Sauf le costume de leurs commis et la coupe de leurs cheveux, pas de changement profond.

La Vapeur, l'Electricité, la Télégraphie sans fil, l'Aviation ont bouleversé les notions anciennes des distances.

Les immenses progrès des sciences et leur application aux relations entre les hommes ont amené des facilités de transport, des déplacements et des concentrations de capitaux et de population qui ont transformé la face de l'univers. L'administration française figée dans ses lignes directrices, est restée quasi immobile au milieu de cet universel mouvement.

Faillite du fonctionnarisme? Peut-être. Mais certainement faillite des pouvoirs politiques qui, depuis près d'un siècle, ont négligé d'adopter en temps utile, c'est-à-dire en prévoyant les changements futurs de la matière administrée, les organes aux fonctions et les fonctions aux besoins.

La cause principale de la routine est là.

Que cette routine forcée serve d'excuse à l'inertie de trop de fonctionnaires, je n'en disconviens pas. Mais combien, entrés dans l'Administration avec des volontés d'énergie intelligente, l'ont subie avec révolte avant de l'accepter par lassitude!

Les plans de réforme générale ne manquent pas. Les archives des Commissions parlementaires en conservent toute une bibliothèque qui s'accroît chaque jour.

.....
Dans ce pays, où la recherche excessive des emplois administratifs était considérée, il y a quelques années, comme un vice rédhitoire des classes moyennes, nous sommes à la veille *d'une grève de candidats sérieux aux fonctions publiques.*

Les fonctionnaires meurent de faim.

Si, après cette guerre, nous ne voulons pas *livrer dans les tribunaux les droits des citoyens à des incapables, confier dans les écoles l'intelligence des enfants à des ignorants, et livrer toute l'armature fiscale et administrative de la France à des fruits secs, il faut, non pas par réformes fragmentaires, mais d'un seul corps et sans tarder, se mettre en état de choisir et de conserver des fonctionnaires, dont la valeur devra justifier les traitements substantiels qu'il faudra leur attribuer et qui sont aussi nécessaires à leur prestige moral qu'à leur existence matérielle.*

(Lazard WEILER dans „l'Information du 4 décembre 1918.)



La même „crise“ est envisagée, à un point de vue un peu différent par André Beaunier dans un article de „l'Echo de Paris“ du 26 déc. où la cause du professorat est plaidée dans des termes particulièrement sympathiques :

V. Les professions que l'on appelle libérales ...

... ne le sont guère ; ou bien ne le sont pas du tout : elles ne nourrissent pas leur homme. Les professeurs ont commencé de se fâcher. C'est un signe, les professeurs n'étant pas des agités, des énergumènes, des gens qui font très volontiers beaucoup de bruit. Mais ils font beaucoup de besogne avec simplicité. Ils mènent une vie très modeste et n'en désirent pas une autre. Seulement, les conditions de la vie ayant — qui ne le sait ? — changé, ils demandent à ne point aller de la médiocrité à la misère. Une telle réclamation ne semble pas du tout exorbitante : elle est digne de sympathie.

Eh ! dira-t-on, les professeurs ne sont pas les seuls qui aient à se plaindre et qui aient à redouter l'avenir. Et nous ? disent les uns et les autres. Les professeurs ne prétendent pas être seuls intéressants ; mais ils parlent d'eux, mon Dieu, parce qu'on parle de soi : et ils racontent leur histoire, parce qu'ils la connaissent mieux qu'une autre. Mais leur cas est remarquable. En somme, ils représentent assez bien toute une portion de la société française, les classes moyennes, et dans les classes moyennes les professions dites libérales, qui méritent l'attention des pouvoirs publics et d'un chacun....

Or, si vous rendez les professions libérales trop peu rémunératrices, si les métiers de l'intelligence ne nourrissent plus leurs hommes, il faudra de l'héroïsme et il faudra une prodigieuse abnégation pour les rechercher. Il faut déjà du dévouement. Le dévouement, cela se trouve : une prodigieuse abnégation, de l'héroïsme, c'est plus rare. Et l'on verrait alors ce que l'on craint d'apercevoir dès maintenant : cette diminution de valeur vraie que je disais. Moins de candidats ; et le concours baisse. Moins de choix ; la concurrence et l'émulation réduites à peu de chose, contentez-vous du moins mauvais.

Ce n'est pas l'intérêt de la nation ; ce n'est pas l'intérêt du peuple. Et, puisque j'ai pris pour exemple, en tout cela, le monde des professeurs, qu'advient-il de ce pays, si le corps enseignant périclité ; si vous n'avez plus à donner pour maîtres à vos enfants que des garçons mals instruits et qui ont résolu d'entrer dans l'enseignement faute d'être bons à gagner mieux leur vie ailleurs ?

Notez aussi qu'un professeur et, en général, les gens des professions libérales ont fait de longues études ; notez qu'ils ont et qu'ils doivent avoir un talent naturel et acquis. Leur mise en train suppose un capital de temps et d'assiduité, de patience, une attente, des sacrifices qui appellent la récompense. Un capital ! Ce mot vous déplaît : vous êtes les ennemis du capital ? Un capital de ce genre est à votre disposition : ne le méprisez pas.

Ou bien, si l'on refuse d'accorder aux professions libérales le traitement qui leur est dû, le traitement qui leur est indispensable, vous serez donc obligés de réserver les dites professions libérales aux riches, et aux seuls riches, lesquels ne sont pas nécessairement les mieux aptes à y réussir. Et il n'est pas de mesure plus choquante pour vos idées démocratiques. Il n'en est pas non plus de moins conforme aux intérêts du peuple et de la nation tout entière.

Les démocrates auraient tort de considérer les professions libérales comme une caste aux mains blanches, dont le sort ne les regarde pas.

Et les conservateurs ou réactionnaires auraient tort de laisser naître, dans ce milieu très honnête et jusqu'à présent si résigné, des sentiments d'amertume et de colère qui deviendraient vite périlleux. Tout récemment, le ministre de l'instruction publique invitait les professeurs à garder le souci de leur dignité, à ne pas faire de rudes manifestations et à ne pas aventurer leur bonne renommée. Voilà d'excellents conseils. Mais enfin, la placidité que vous leur demandez, encouragez-la. Ce qu'il vous déplaît qu'on exige, donnez-le, si vous devez le donner, avant d'être contraints à ne pas le refuser.

Le mécontentement des Intellectuels, comme on dit, serait détestable à tous les égards. La plus belle qualité de l'intelligence est la sérénité: c'est à l'Etat de la préserver par les moyens qui sont à sa disposition. Voire, c'est à peu près tout le rôle de l'Etat en cette affaire....

(André BEAUNIER.)

VI. Le comité de l'Association a été unanime à sous criela somme de 300 frs. pour un monument national à ériger à la mémoire des soldats luxembourgeois tombés au champ d'honneur.

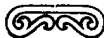
VII. *Bibliographie.*

Vient de paraître :

Les Nouvelles de Guy de Maupassant

par Charles Becker, professeur. Très intéressante plaquette de 80 pages publiée chez Gustave Soupert, Luxembourg, prix 2,50 frs.

M. T.



Sommaire.

1. Francis Jammes, par <i>Ch. Becker</i>	page 3
2. Volksschule und Gymnasium, par <i>N. Braunshausen</i>	„ 19
3. Das System der Wissenschaften, par <i>Edm. J. Klein</i>	„ 25
4. Imponderabilien des Schulbetriebes par <i>Ed. Pierret</i>	„ 31
5. † Josef Robert, par <i>N. Lanners</i>	„ 41
6. Liste des membres de l'Association.	„ 47
7. Chronique de l'Association	„ 49

